



3 1761 08167474 9



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

A Monsieur Tschey
Inspecteur général au ministère de l'intérieur
à Commanche de l'auteur
E. Lantier

CHEZ LES CONGOLAIS

Les formalités exigées par la loi ont été remplies.

CHEZ LES CONGOLAIS

par

EDOUARD LAMOTTE

Première descente du Congo. — De la côte à la région des chutes : vue d'ensemble ; les populations ; les stations. — La région des chutes : vue d'ensemble ; les populations ; les stations. — Le Haut-Congo : aspect général ; les stations et les indigènes ; les Arabes ; de Nyangwé au Kassai.



Bruxelles

IMPRIMERIE DE CALLEWAERT FRÈRES, ÉDITEURS.

66, RUE SAINT-LAZARE, 66

Ouvrages du même auteur :

Lectures sur le Globe, 2 volumes illustrés.

Aux Bords de la Semois, ouvrage recommandé par l'Académie,
pour distributions de prix et bibliothèques.

DT
646
L35



42/2205-

CHEZ LES CONGOLAIS

PREMIÈRE DESCENTE DU CONGO.

Si vous le voulez bien, lecteurs, nous allons nous reporter à l'année 1869. L'attention des géographes était, à cette époque, dirigée vers le centre de l'Afrique qu'explorait Livingstone, le grand Anglais.

Depuis trois ans, on était sans nouvelles de l'illustre voyageur. Où était-il? Que faisait-il? L'Europe savante attendait, anxieuse, lorsque, le 16 octobre de cette même année 1869, Stanley, qui se trouvait en Espagne comme correspondant du journal le *New-York Herald*, reçut de son directeur la dépêche suivante :

« Rendez-vous à Paris; affaire importante. »

Qu'était-ce que cette affaire importante? Stanley lui-même va nous l'apprendre.

« J'allai, dit-il, directement au Grand-Hôtel et frappant à la porte de M. Bennett.

— Entrez, dit une voix.

Je trouvai M. Bennett au lit.

— Qui êtes vous? demanda-t-il.

— Stanley.

— Ah! oui. Prenez un siège; j'ai pour vous une mission importante.

Il jeta sa robe de chambre sur ses épaules et me dit vivement :

— Où pensez-vous que soit Livingstone?

— Je n'en sais vraiment rien, Monsieur.

— Croyez-vous qu'il soit mort?

— Possible que oui, possible que non.

— Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le retrouver, et je vous envoie à sa recherche.

— Avez-vous réfléchi à la dépense qu'occasionnera ce voyage?

— Vous prendrez d'abord 25,000 francs. Quand ils seront épuisés, vous ferez une nouvelle traite d'autant, puis une troisième, et ainsi de suite; mais retrouvez Livingstone. »

Le 10 octobre 1871, Stanley rencontrait Livingstone vivant paisiblement au milieu des noirs, à Oudjiji, sur les bords du grand lac Tanganika. Ce dernier voyageur avait découvert, au cœur de l'Afrique, le lac Bangwelo, d'où sortait un large

cours d'eau, le Luapula, qu'il avait descendu jusqu'à une bourgade arabe appelée Nyangwé. Était-ce le Nil ? Était-ce le Congo ? Tel était le problème que se posait Livingstone.

Les deux voyageurs explorèrent ensemble les bords du Tanganika, puis ils se séparèrent : Stanley pour regagner l'Europe, Livingstone pour poursuivre sa mission qui consistait à déterminer les sources du Nil.

En mars 1874, on ramenait en Europe le cadavre de Livingstone et l'Angleterre faisait au vaillant explorateur des funérailles splendides.

Mais sa tâche ne devait pas rester inachevée. La même année, Stanley s'enfonçait pour la deuxième fois dans les ténèbres de l'Afrique, avec mission de compléter les recherches de son illustre compatriote. Des semaines, des mois, des années entières s'écoulèrent; pas de nouvelles de Stanley! Avait-il, lui aussi, payé son tribut au Minotaure africain?

Non, Stanley n'était pas mort. Le 10 août 1877, après 999 jours d'absence, il arrivait à Banana, à l'embouchure du Congo. Il avait traversé l'Afrique de part en part et descendu tout le cours du grand fleuve mystérieux. Mais que de peines et de fatigues,

de difficultés et de souffrances l'explorateur n'éprouva-t-il pas pour mener à bonne fin cette œuvre de géant !

Il contourna le lac Victoria, découvrit le lac Albert-Edouard, se dirigea vers le Tanganika et de là gagna Nyangwé où il put engager des porteurs, grâce au concours du chef arabe Tippo-Tip. Après quinze jours de marche à travers l'immense et inextricable forêt de Mitamba, Stanley dit à ses gens :

« Regardez ce fleuve. Depuis le commencement du monde, il coule ainsi que vous le voyez aujourd'hui dans le silence et dans l'ombre. Où va-t-il ? A la grande eau où vont tous les fleuves. A la mer salée que sillonnent les grands vaisseaux, et dont vos amis et les miens habitent les bords. Est-ce vrai ?

— Oui, oui.

— Et cependant, mes amis, ce fleuve si grand, si large, si profond, n'a jamais été descendu par personne, du point où vous êtes jusqu'à la côte où vivent les blancs. Pourquoi ? Parce que c'était à nous qu'il était réservé de le faire.

— Non, non, non.

— Si, repris-je en élevant la voix ; telle est notre destinée. Cette tâche est la nôtre ; aujourd'hui, je

lancerai mon bateau et je ne quitterai la rivière que lorsque mon œuvre sera complète. Je le jure. »

La petite flottille se mit en route et, le lendemain, elle soutenait déjà une attaque des indigènes. C'était le premier des trente-deux combats que devait livrer Stanley pendant son voyage.

Le 6 janvier 1877, l'expédition se trouva arrêtée par une série de sept cataractes que l'on dut franchir tantôt à pied, tantôt en canot. Stanley leur donna son nom, *Stanley-Falls* ou Chutes de Stanley. Il fallut trois semaines pour en faire la descente.

Le 1^{er} février, la flottille se remit en marche et navigua pendant quinze jours dans des chenaux formés par une infinité d'îles boisées et parfumées.

Pendant ces quinze jours, les indigènes ne laissèrent aux voyageurs ni repos, ni trêve. On avançait sous des nuées de flèches; trente-deux fois il fallut se battre avec des tribus sauvages dont quelques-unes déjà possédaient des armes à feu. Enfin, le 12 mars, l'expédition se trouva en présence d'une large expansion du fleuve, que l'on appela *Stanley-Pool* ou Etang de Stanley.

Désormais, la lutte avec les hommes est finie; c'est

la lutte avec le fleuve qui va recommencer. Le Pool traversé, Stanley arrive devant une nouvelle succession de cataractes qui lui barrent la route. N'importe, il faut aller de l'avant ! Et l'on entreprend cette marche héroïque à travers la région des chutes, au milieu des souffrances sans nombre causées par les maladies, les fatigues, la faim et la misère. Enfin, les cataractes sont tournées, on peut se remettre en canot et, cette fois, en route pour l'Océan, pour l'Europe, pour la gloire !

LE BAS-CONGO.

I. — DE LA COTE A LA RÉGION DES CHUTES.

VUE D'ENSEMBLE.

Aspect. — Le Congo mesure, à son embouchure, treize kilomètres de largeur. Ce fleuve immense ne déverse pas ses eaux dans l'Océan comme un robinet qui coule ; il s'y jette, au contraire, avec une impétuosité telle qu'à dix lieues au large on peut encore distinguer ses eaux couleur café au lait des eaux verdâtres de l'Atlantique. Les navires qui se dirigent sur Banana ressentent à plus de cinquante lieues de la côte la poussée formidable du fleuve.

La partie du Congo comprise entre la mer et les chutes est parsemée d'îles allongées, couvertes d'une végétation superbe : palmiers, lianes à caoutchouc, bambous, cotonniers, etc.

De temps en temps, on aperçoit une pirogue qui, à l'approche du steamer se réfugie contre la rive ; ou

bien c'est un crocodile monstrueux qui, paresseusement étendu au milieu des roseaux, paraît absorbé dans la contemplation de la nature tropicale. Par moment, un groupe de canots amarrés à la rive révèle la présence d'un village indigène que dissimule un rideau de verdure.

Entre Boma et Matadi, le pays revêt un aspect plus accidenté et plus sauvage; les montagnes se resserrent, les îles deviennent plus rares et, en maints endroits, le fleuve coule dans des gorges profondes. A quelques kilomètres du fleuve, vers le nord, se dessine une immense perspective de collines dénudées, derrière lesquelles on aperçoit la grande forêt de *Mayumbe*. Les riverains du Congo ne professent que du mépris pour les habitants du Mayumbe : ils les appellent dédaigneusement « les sauvages de la forêt. »

Climat. — Il y a, dans l'année, deux périodes bien déterminées : la *saison sèche* et la *saison des pluies*.

La saison sèche commence en mai et dure jusqu'en septembre. Pendant ces quelques mois, le ciel reste couvert, le soleil ne se montre qu'à de rares intervalles et il ne tombe pas une goutte de pluie. Vers la fin de la saison sèche, les nègres mettent le

feu aux hautes herbes qui recouvrent le pays et, pendant plusieurs jours, la contrée tout entière disparaît dans la fumée. C'est ainsi que les noirs préparent le terrain destiné à leurs plantations de manioc et détruisent les myriades d'insectes, de serpents et de petits rongeurs dont par moment le pays est infesté.

De septembre à mai, c'est la saison chaude, humide, la *saison des pluies*. Les orages sont fréquents et les pluies abondantes. La température atteint jusqu'à 36° à l'ombre; mais cette chaleur, qui serait insupportable en Europe, est loin d'être accablante pour le blanc quelque peu acclimaté en Afrique. Le moment le plus chaud de la journée est de une à deux heures de l'après-midi. Alors, tout travail doit être suspendu et il serait dangereux de sortir sans se couvrir la tête d'un casque ou d'un turban; aller nu-tête serait courir à une mort presque certaine.

Animaux. — Dans le Bas-Congo, on trouve des singes, des serpents et des perroquets gris à queue rouge. Dans les forêts de Mayumbe, on rencontre l'éléphant, l'antilope, l'hyène et le chacal. Dans le fleuve, il y a des crocodiles et des hippopotames. Inutile de dire que chaque fois qu'un de ces monstres — hippopotame ou crocodile — se trouve à portée

de fusil, on lui envoie le salut d'usage. Mais la balle tue rarement du premier coup; quand elle atteint le but, elle s'aplatit le plus souvent sur la peau, qui est fort dure. Souvent aussi, l'animal, qui tient énormément à cette peau, évite de faire connaissance avec le projectile; c'est plus prudent, et on ne peut le blâmer d'agir de la sorte.

Les blancs ont appris des indigènes à accommoder « l'hippo » à toute sauce et la chair de cet animal, quoique fort coriace, n'est pas trop à dédaigner, paraît-il. Il en est autrement de la chair du crocodile qui jusqu'ici n'est appréciée que par les moricauds. Il est vrai qu'à l'occasion les crocodiles ne se font pas faute de manger du nègre, à leur tour; les bracelets, les anneaux, les objets de toute espèce que l'on retrouve parfois dans le corps de ces hideuses bêtes, donnent à leur estomac l'aspect d'une boutique de bric-à-brac.

Les insectes sont, en Afrique, autant à redouter que les grands animaux. Les fourmis, les moustiques et les chiques font endurer aux hommes, noirs et blancs, des souffrances insupportables. La chique ou puce pénétrante, importée du Brésil par un navire, se creuse des loges sous la peau, y dépose ses œufs et y détermine des ulcères purulents qui souvent

entraînent la perte d'un orteil et quelquefois du pied tout entier.

Les animaux domestiques sont rares dans le Bas-Congo : le nègre nourrit des chèvres, des poules, des chiens, des cochons, des chats et des moutons, mais en petite quantité. De la chèvre, il mange la chair et emploie la peau pour couvrir les tambours ; il n'utilise pas le lait de chèvre. De la poule, il ne mange que la chair : il n'aime pas les œufs.

La laine des moutons a l'aspect du poil de chèvre. Les pores sont noirs comme leurs maîtres ; ils courent en liberté dans les herbes, mais ils portent au cou des clochettes en bois qui les font reconnaître de loin. Les chiens sont de pauvres hères, sans énergie et presque sans voix. Ils n'ont d'ailleurs pas à manger tous les jours : ils rôdent dans le village, cherchant à découvrir les maigres restes des maigres repas de l'indigène.

Quelques ânes amenés de l'étranger par les blancs ont l'air de s'accommoder assez bien de la vie d'Afrique. Il en est de même des chevaux. En 1887, M. Hodister (1) fit, à cheval, le trajet de la côte à Boma. Voici comment il a raconté ce voyage : « C'est

(1) Tué par les Arabes en 1892.

la première fois que l'on a fait le trajet de Landana à Boma par terre ; aussi quelle curiosité notre passage a soulevée ! Je dois avouer que le grand succès n'a pas été pour moi ; il a été tout pour mon cheval. A sa vue, les femmes restaient comme pétrifiées par l'étonnement, immobiles, sans un geste, puis, revenues à elles, elles levaient les bras au ciel en faisant des ho ! ho ! ho ! ho ! et des « mamé » à n'en plus finir ; d'autres se jetaient par terre, se frappaient la poitrine. Était-ce bien possible ! Une aussi grosse bête chez eux et un blanc dessus ! Le cheval devait certainement manger du noir !

« La sortie des villages nous offrait toujours un spectacle comique ; une partie du village nous donnait un pas de conduite, nous montrant obligeamment le chemin ; les hommes étaient les premiers à rentrer chez eux, mais les femmes suivaient parfois jusqu'à une lieue ; quand mon cheval trottaït, elles trottaient aussi, les yeux fixés sur la bête, ne regardant pas à leurs pieds, culbutant dans les sillons des champs de manioc, trébuchant dans les hautes herbes, leurs enfants attachés sur le dos et poussant toujours des ho ! ho ! et leur « mamé » ; elles montraient la bête à leurs enfants et le blanc par-dessus le marché. Parfois même, dans certains villages, on

m'envoyait une députation qui venait me prier de m'arrêter un instant pour permettre à tous d'admirer le prodige » (1).

Aujourd'hui, les nègres peuvent contempler tout à leur aise ce que l'on est convenu d'appeler « la plus noble conquête de l'homme ». En effet, il existe, depuis 1891, dans l'île de Matéba, un haras qui réussit très bien et où plusieurs poulains sont nés. Les chevaux s'ébattent, pendant la plus grande partie du jour, dans une plaine de vingt kilomètres carrés. Des surveillants noirs sont chargés de les empêcher d'aller boire au fleuve, où ils deviendraient, presque à coup sûr, la proie des crocodiles.

(1) *Mouvement géographique*, 7 octobre 1888.

LES POPULATIONS.

Races. — Le nègre a la peau noire et veloutée ; les cheveux noirs et laineux, les mollets peu développés, les pieds plats et les bras d'une longueur démesurée. Il a des jarrets d'acier qui lui permettent d'accomplir en fort peu de temps des trajets considérables. Nous le verrons d'ailleurs à l'œuvre dans la région des chutes.

Les deux rives du fleuve, depuis la mer jusqu'à Matadi, sont habitées par la tribu des *Moussorongo*.

Le Moussorongo est pacifique, gai et rieur ; il trafique avec les factoreries de la côte.

Les villages. — Généralement un village ne comprend pas plus de 40 à 50 cases ou *chimbèques*. Les cases sont disposées sans ordre, autour d'un vaste espace libre. Au centre de cette place se trouve un toit de chaume reposant sur des piliers, un champi-

gnon, sous lequel on reçoit les étrangers et où ont lieu les réunions publiques.

Les chimbèques sont rectangulaires, le toit — de chaume ou de feuilles — se prolonge en forme de véranda; les parois sont en treillis. La porte sert de fenêtre et de cheminée tout à la fois; la fumée recouvre les parois d'une épaisse couche noire qui remplace le papier peint et les tentures. A l'intérieur, il n'y a ni table, ni chaises : la terre nue suffit à tout. Dans un coin s'étaient les poteries, les paniers aux provisions et la houe; en face, un lit d'herbes sèches où se blottit la famille pendant la nuit. Enfin, appendus aux parois, les armes, les tambours et les fétiches; parfois, en guise de tableau, un vieux journal oublié par quelque voyageur : c'est un fétiche.

Les animaux domestiques ont un réduit à côté de la cabane.

Devant la case, les femmes font la cuisine — oh! bien simplement — sur une pierre pour foyer; les hommes sont couchés le long des chimbèques; les enfants, les poules, les cochons et les chiens jouent tous ensemble sous l'œil de leurs protecteurs.

La « moamba » constitue le plat national des Moussorongos. En voici la recette : dans un vase à moitié rempli d'huile de palme, mettez de la farine,

des tranches de manioc ainsi que quelques bananes et quelques arachides ; jetez dans ce mélange un poisson ou un poulet ; assaisonnez, surtout ne ménagez pas le poivre ; mettez la marmite à plein feu et servez chaud.

Organisation sociale. — La population se partage en trois castes : les chefs, les hommes libres et les esclaves.

L'esclave est considéré comme un membre de la famille et n'est jamais maltraité par l'homme libre. Cependant, il peut être sacrifié sur la tombe du chef.

A la tête de chaque village est un chef ou « M'fumu ». Il est ordinairement choisi parmi les hommes libres les plus âgés du village, car le nègre, contrairement à beaucoup d'hommes civilisés, professe un grand respect pour les vieillards.

Les pouvoirs du *m'fumu* sont peu étendus ; c'est plutôt un conseiller qui parle aux hommes libres comme un père parlerait à ses enfants. C'est lui qui préside les assemblées ou *palabres*.

Les villages d'une même agglomération reconnaissent, outre leurs chefs respectifs, un grand chef commun ou *roi*, auquel tous les autres sont soumis. Les pouvoirs du roi ne sont pas plus étendus que ceux des chefs de village et sont

limités par les palabres. Le roi se rallie toujours à la majorité de l'assemblée.

Palabres. — On palabre à tout propos et souvent hors de propos. La palabre peut être un tribunal de justice de paix, un tribunal de commerce, une cour d'assises, un parlement même. Elle peut juger une contestation, un délit, un crime; elle peut même déclarer la guerre.

La palabre a toujours lieu le matin, à jeun; les nègres ont pour cela une excellente raison : - On discute mieux, disent-ils, quand on n'a pas bu -. Si la palabre est locale, les indigènes sont convoqués au son du tam-tam; mais si elle est générale, c'est-à-dire si elle intéresse toute la communauté, le roi envoie dans chaque village un délégué chargé d'en informer tous les chefs. Ceux-ci convoquent aussitôt une palabre locale où sera tracée la ligne de conduite à tenir et, au jour fixé par le roi, tout le monde est au rendez-vous.

Chacun s'assied à terre; les chefs seuls prennent place sur des tabourets. Si la palabre est générale, le roi la préside et, quand il parle, personne ne peut l'interrompre. L'avocat — il y en a un pour chaque partie — pérore debout. Il est choisi parmi les plus fins et les plus rusés; il est bavard comme le sont

beaucoup d'avocats, il prononce dix mots quand un seul suffirait; il crie, gesticule et se dèmeue comme un diable dans un bénitier.

Chaque avocat tient dans sa main quelques bâtonnets qu'il jette à son adversaire au fur et à mesure qu'il présente ses arguments. L'adversaire ramasse l'argument, — je veux dire le bâton; c'est sa manière à lui « de prendre des notes ».

L'assemblée doit répéter le dernier mot de chaque phrase. Celui qui ne le fait pas est exclu de la palabre : « il n'écoute pas, dit-on, il n'a donc pas le droit de s'occuper de l'affaire ». A ce compte-là, bien des magistrats de notre connaissance qui, sous prétexte que la justice doit être aveugle, s'endorment du sommeil des justes pendant les audiences, mériteraient d'être expulsés du prétoire par les malheureux plaideurs.

A certains moments, quand la plaidoirie est intéressante, on crie : *Wa-Wa-Wa!* Écoutez! Écoutez! Et quand l'un des plaideurs est démonté par un argument de l'adversaire, il se retire un instant en consultation avec ses partisans; « ils vont boire de l'eau », disent les noirs. Chez nous, l'orateur démonté « boit aussi de l'eau », mais, au lieu de consulter ses partisans, il s'empresse le plus souvent

d'avaler l'argument comme une pilule, en buvant un coup.

La consultation terminée, la plaidoirie reprend et continue de plus belle jusqu'au moment où l'orateur ne trouve plus rien à dire. Le jugement est alors prononcé au milieu du silence général. La peine infligée consiste habituellement en une amende qui est payée séance tenante. Si le condamné ne peut payer, il devient l'esclave de son créancier, à moins que le chef ne se porte garant pour son sujet.

Si le jugement ne satisfait pas les parties en cause, on a souvent recours à l'arbitrage des blancs, c'est-à-dire que la palabre recommence sous la présidence du blanc. Heureux magistrats belges, n'allez jamais au Congo !

Industrie et commerce. — Le nègre est avant tout commerçant; on peut même dire qu'il l'est d'instinct. Le blanc qui cherche à conclure un marché doit « jouer serré » pour ne pas se faire exploiter par les rusés moricauds. Ceux-ci ne se gênent nullement pour exiger d'abord vingt fois la valeur de l'objet, quitte à abaisser leur prix dans des proportions invraisemblables, mais seulement après des discussions interminables.

Le *mitako* est la monnaie courante du Congo ; c'est un fil de laiton de la valeur de quinze centimes, à peu près.

Les marchés se tiennent tous les quatre jours dans une localité bien connue. Rien n'est plus animé que ces marchés : les femmes jacassent, tapagent, piaillent et criaillent à rendre jalouses nos marchandes de poisson elles-mêmes, — et l'on sait si elles savent crier celles-là !

Le lieu où se tient le marché est inviolable, même en temps de guerre ; il est défendu de s'y rendre en armes, sous peine de mort. On y échange des légumes, des chèvres, des poules, du poisson et des nattes, contre des étoffes, de la faïence, des fusils et des mitakos.

Les Moussorongos sont quelque peu forgerons : ils fabriquent des lances, des couteaux, des colliers et des bracelets ; ils font des nattes de fibres d'écorce ; ils font aussi des boucliers, des filets de pêche, et creusent des troncs d'arbre pour en faire des canots.

Les gros travaux incombent à la femme. La négresse, comme toutes les fermières du monde, soigne ses poules, ses chèvres, ses moutons et ses cochons. Puis il y a les champs à cultiver — oh ! quelques hectares seulement, autour du village. Le

le nègre trouve que c'est assez pour lui, et, en cela, il est le premier juge. Du reste, cette culture ne demande pas beaucoup de peines : il suffit de planter quelques boutures de manioc au milieu de petits tertres que l'on remue de temps en temps. Au bout de quinze mois, on fait la récolte.

On broie la racine de manioc pour en faire une espèce de farine ; on pétrit cette farine avec de l'eau, on fait cuire et l'on obtient une espèce de pain appelé *chikwangue* qui constitue la base de la nourriture des noirs.

Le nègre cultive aussi l'arachide, le haricot, la patate douce, le maïs et le pili-pili.

Le *pili-pili* est le poivre des nègres ; nos pickels les plus piquants ne sont que des douceurs à côté du pili-pili ; aussi les Européens ont-ils toutes les peines du monde à l'avaler. Les nègres, eux, en consomment de grandes quantités sans faire la moindre grimace ; ils doivent avoir un palais blindé, ces êtres-là.

L'arachide donne un fruit dont le goût et la forme rappellent la noisette de nos bois. On conserve l'arachide en en remplissant des sacs faits de feuilles de palmier que l'on suspend aux arbres. On mange l'arachide ou on en fait une huile qui vaut l'huile d'olive.

La patate douce est estimée des blancs aussi bien que des noirs. Elle ressemble à notre pomme de terre et, bien qu'elle soit fort sucrée, les Européens la mangent avec autant de plaisir que la pomme de terre, — je parle, bien entendu, des Européens qui aiment les pommes de terre.

Mais il ne suffit pas de manger ; il faut aussi boire un coup de temps en temps, car, là-bas, sous le grand soleil d'Afrique, le gosier se dessèche vite. Mais que boire ? De l'eau ? C'est bien clair ! De la bière ? Mieux que ça ! Du vin, alors ? A la bonne heure. Oui, du vin, et assez agréable, ma foi, et surtout pas frelaté comme celui que l'on boit en Europe, car les nègres ne connaissent pas la chimie.

Ils extraient leur vin d'un arbre, non d'un fruit : du palmier-élaïs. Le noir grimpe comme un chat au sommet de l'arbre, pratique une incision dans l'écorce, à la base d'une fleur, introduit dans cette fente un petit coin en guise de robinet et y suspend unealebasse. Bientôt celle-ci est pleine de liquide, de sève : le vin est tiré et bon à boire. C'est d'une simplicité primitive, comme on voit.

Ce vin de palme, ou *malafou* comme l'appellent les noirs, s'aigrit rapidement : quelques heures suffisent pour cela. Ainsi fermenté, l'Européen ne peut

plus le boire, mais les moricauds n'y regardent pas de si pres.

Le palmier-élaïs fournit aussi l'huile de palme. Seulement, cette huile ne s'obtient pas par les mêmes procédés que le vin de palme. On fait macérer le fruit du palmier, on le fait cuire dans de grandes marmites, puis on l'écrase. De cette façon les noyaux se détachent et il est facile alors de presser la pulpe pour en extraire le jus qui est l'huile de palme. Les noirs vendent l'amende du noyau ; ils la nomment « coquenotte. »

Chasse. — La chasse est surtout productive en août, quand on brûle les hautes herbes. Les grands animaux, tels que l'éléphant et le buffle sont expulsés de leurs retraites par le feu et obligés de se précipiter dans des fosses creusées à leur taille. L'indigène qui tue ou qui prend une grosse pièce est porté en triomphe par les gens du village ; c'est dire que la chose n'arrive pas tous les jours.

Le lièvre n'existe pas dans le Bas-Congo, mais on y chasse un rongeur qui s'en rapproche quelque peu et dont la chair est très délicate ; c'est le *nzibizi*. On chasse le *nzibizi* comme le lièvre, en lançant les chiens à sa poursuite et en attendant le gibier au passage.

Pour prendre les oiseaux, le Moussorongo se sert

de glu ou de nœuds coulants qu'il tend autour du nid. C'est le système employé par nos oiseleurs pour prendre la gelinotte.

Pêche. — Le Moussorongo pêche au moyen de filets et de nasses; il ne pêche pas à la ligne. Il mange le poisson, mais fort faisandé; et quand on lui fait remarquer que pareil plat ne doit pas être précisément un régal, il vous répond par ces mots bien « nègres » : « Nous ne mangeons pas l'odeur, nous ne mangeons que la viande. »

Toilette. — Avant l'arrivée des blancs, le costume des Moussorongo était réduit à sa plus simple expression : une espèce de tablier d'écorce appelé *pague* qu'ils attachaient à la ceinture, et c'était tout.

Aujourd'hui, beaucoup d'indigènes commencent à se vêtir. Mais quel bizarre accoutrement ! Tandis que les uns, les riches, s'enroulent dans des pièces complètes d'étoffe européenne et ressemblent ainsi à des ballots vivants, d'autres ne portent que le pagne, mais sont coiffés d'un vieux gibus ou d'un schako hors d'usage.

D'autres encore s'affublent de redingotes, de jaquettes usées, de vieilles tuniques de garde civique ou de gros pardessus d'hiver sous lesquels ils transpirent à grosses gouttes.

Avec cela ils portent aux jambes, aux bras et au cou des anneaux de fer qui pèsent parfois de vingt à vingt-cinq livres ; ces anneaux produisent pendant la marche un grand bruit de ferraille que les nègres trouvent très harmonieux.

Les noirs vont pieds nus. Si, par hasard, il s'en rencontre, par-ci, par-là, qui portent des bas de provenance européenne, on peut être sûr que les bouts en ont été coupés pour livrer passage aux orteils.

Mais que dire du costume des chefs ! C'est ici que la mode devient comique et déconcertante. En voici un qui a adopté la tunique verte et le chapeau à plumes de nos chasseurs-éclaireurs ; cet autre a revêtu la livrée d'un suisse de cathédrale ; celui-ci s'est affublé d'un costume de pompier et celui-là a endossé un habit de sénateur.

En voici encore un autre — un roi s'il vous plaît — qui promène son élégante majesté dans une redingote râpée et graisseuse ; il n'a pas de pantalon, mais il porte à la ceinture un pagne, une peau de chat et une demi-douzaine de clochettes en fer. C'est à mourir de rire !

Guerre. — La palabre a décidé la guerre ; le tambour de guerre retentit dans le village et invite ceux de la tribu à prendre les armes contre l'ennemi

commun. Ce tambour de guerre est un grand cylindre creux formé d'un tronc d'arbre scié et dont une extrémité est recouverte d'une peau de chèvre bien tendue ; il est placé horizontalement, sous un hangar, au centre du village. Le bruit lugubre du tambour de guerre s'entend à deux ou trois lieues à la ronde.

Aussitôt, tous les guerriers s'agitent comme des fourmis ; ils sont coiffés d'un bonnet de plumes de perroquet, ils ont le corps peint de lignes rouges et blanches, et sont armés de la lance, du bouclier, souvent même du fusil. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des démons qui gesticulent, crient, hurlent et brandissent leurs armes avec furie.

Mais, tout à coup, le bruit cesse ; un silence solennel succède au vacarme, les guerriers se retirent. Que signifie ? Des chiens portant au cou une sonnette de bois se promènent dans le village : c'est le tintement de ces clochettes qui a produit ce changement subit ; c'est la retraite, il faut dormir.

Le lendemain, la mobilisation est complète : tous les guerriers de la tribu sont réunis et sont prêts à marcher à l'ennemi. Mais qu'on se rassure ; la bataille ne sera pas meurtrière : les pertes se réduiront à quelques blessés de part et d'autre. Il ne pourrait guère en être autrement, d'ailleurs : le nègre armé

du fusil vise bien, mais au moment de presser la détente, il ferme les yeux et détourne la tête. De plus, comme les balles lui font souvent défaut, il bourre son fusil de petites pierres qui vont tomber à quelques mètres du tireur. Aussi le crépitement des armes suffit le plus souvent à mettre l'ennemi en fuite.

A ce moment apparaît un chef neutre qui vient imposer sa médiation aux belligérants. Il examine les griefs de chacun, fixe le chiffre de l'amende à payer par celui qui, à son avis, a tort ; mais il a bien soin de se faire payer pour ses bons offices et de se tailler la part du lion dans l'indemnité de guerre. C'est l'histoire de Perrin Dandin qui, voyant deux plaideurs se disputer une huitre, donna à chacun une écaille et se réserva le reste.

Divertissements. — Les danses constituent ici le fond de tous les divertissements : les nègres dansent quand ils sont gais, ils dansent quand ils sont tristes ; ils dansent quand ils déclarent la guerre, ils dansent à la naissance d'un enfant, à la mort d'un parent ou à la mort d'un chef.

Leurs danses guerrières seules méritent d'être signalées. Elles ont lieu surtout le soir, au clair de la lune, au milieu du cliquetis des armes, des cris des

guerriers et du lugubre accompagnement du tambour de guerre. Elles seraient émouvantes sans les grimaces et les comiques contorsions des danseurs. Les pauvres guerriers transpirent par tous les pores et la sueur forme sur leur peau noire une couche luisante sillonnée de petits ruisselets peu odoriférants.

Outre les danses, les *Moussorongo* ont, comme divertissement, le jeu de *pile ou face*. Ils découpent des rondelles dans une racine de manioc : l'écorce est « pile », le bois est « face » ; des perles, des étoffes et parfois un esclave composent l'enjeu.

Connaissances diverses. — Elles ne sont pas bien nombreuses ces connaissances. Cependant les nègres du Bas-Congo possèdent des caractères d'écriture connus de quelques lettrés seulement ; ils gravent ces caractères sur le roc ou sur un fétiche quelconque : c'est leur histoire écrite.

Ils comptent jusqu'à dix, puis recommencent une nouvelle dizaine ; chaque dizaine est représentée par une ligne tracée sur le bras. Ils ne comptent jamais plus d'une unité à la fois. Le nègre ne se sert que de l'addition et de la soustraction : la multiplication et la division lui sont inconnues.

La numération n'existe pas. Le nègre inscrit ses comptes le long d'une corde ou d'un bâton : le nombre

de nœuds à la corde ou d'entailles au bâton indique le nombre d'unités d'espèce quelconque; ces nœuds ou ces entailles peuvent représenter des poules, des chèvres, des mois, des jours, etc.

Le soleil est la grande horloge des noirs, et la lune leur calendrier. Ils font quatre parts du jour :

Depuis le lever du soleil jusqu'à neuf heures ;

De neuf heures à midi ;

De midi à trois heures ;

De trois heures au coucher du soleil, à six heures.

Chacun de ces intervalles a un nom particulier : le matin, c'est « de bonne heure » ; le soir, c'est « soleil mort ».

Les distances comme les heures se mesurent sur la marche du soleil. Si vous demandez à un noir le temps qu'il faut pour aller de tel à tel village, il vous indiquera par une courbe partant du soleil le point où cet astre se trouvera à votre arrivée ; la courbe sera d'autant plus grande que le trajet à accomplir sera plus long.

La semaine comprend quatre jours ; c'est l'intervalle de deux marchés. Le mois est de sept semaines ou vingt-huit jours, c'est-à-dire le temps compris entre deux lunes. La nouvelle lune s'appelle « lune enfant » ; le dernier quartier est la « lune morte ».

Il n'y a pas d'années, mais deux saisons : la saison sèche et la saison des pluies.

Les connaissances géographiques des *Moussorongo* ne vont guère au-delà de ce qui concerne le territoire de leur tribu. Ils désignent l'Europe sous le nom de *M'putu*. Ils croient que tous les produits apportés par les blancs : étoffes, perles, fusils poussent sur les arbres du *M'putu*. « On y mange les noirs », disent-ils. Cependant le roi Massala et le jeune Sakala qui vinrent visiter la Belgique, il y a quelques années, et qui retournèrent là-bas gras et dodus, durent raconter à leurs compatriotes que les cannibales du *M'putu* ne sont pas fort amateurs de chair noire.

Voici le récit que fit le capitaine Vandevelde du retour à Vivi de Sakala, son protégé :

« Lorsque je suis arrivé au village des Mambouco, le père de Sakala était absent avec ses hommes. Ils étaient allés rendre les derniers honneurs à l'un de leurs camarades. Tout le village s'est groupé devant la vérandah sous laquelle j'étais assis et l'on est allé prévenir Mambouco, qui est arrivé en courant.

« Quand il m'a aperçu, il m'a pris les deux mains et il était tellement ému qu'il lui était impossible de prononcer une parole. La foule continuait à accourir et tous s'asseyaient en rond sur la place, gardant le

silence, dans l'attitude d'un grand événement. Tous les hommes armés de fusils à pierre sont arrivés et Mambouco leur a distribué deux barils de poudre. J'attendais depuis une heure, quand un gamin est descendu la colline en criant.

« Alors tout le monde s'est levé et l'on a vu paraître les hommes de Massala portant les caisses, puis Sakala le fusil sur l'épaule. Chacun regardait sans le reconnaître, mais sa mère s'est élancée avec un grand cri et alors on l'a reconnu. Toutes les femmes de sa famille se sont mises à courir et toutes les autres se sont mises à crier ô, ô, ô, en frappant sur la bouche ouverte. La fusillade a commencé. Mambouco se démenait comme un diable. Sakala est venu, tenu par le cou par sa mère qui dansait : c'était une scène indescriptible. Mambouco m'avait pris les deux mains et ne parvenait à prononcer que ces mots : *mboté*, *mboté* (c'est bien, c'est bien).

« Sakala était un peu honteux et confus, il a pris la main de son père et s'est assis à côté de lui. Pendant ce temps, on criait et on tirait des coups de fusil. Toute la famille était là : sœurs, beaux-frères, oncles, tantes, neveux et nièces (ils étaient plus de 60). Sakala allait vers eux et les saluait d'après le cérémonial indigène dont il n'avait rien oublié, pas plus

que sa langue, qu'il s'est mis à parler avec volubilité (1). »

Funérailles. — Les esclaves sont enterrés sans aucune cérémonie, mais quand il s'agit de la mort d'un chef ou d'un homme riche, le décès est annoncé par des coups de fusil. On invite tous les amis à la cérémonie, j'allais dire à la noce; danses, festins, beuveries, rien ne manque à la fête. On enroule le cadavre dans des pièces d'étoffe jusqu'à en faire un ballot de un à deux mètres de hauteur, puis on l'enterre et l'on dépose à ses côtés ses parures, ses armes et toute sa vaisselle. Ne doit-il pas se présenter avec tous ses avantages dans son nouveau pays? Si les habitants de ce pays le voyaient arriver pauvre et misérable, ils seraient capables de faire de lui un esclave.

La coutume d'immoler des esclaves à la mort d'un chef ou d'un homme influent existe partout au Congo; c'est même au nombre des esclaves que l'on sacrifie de la sorte que se mesure la richesse du défunt.

Féticheur. — Ici apparaît un grave personnage qui est tout à la fois juge, prêtre et médecin; c'est

(1) *Mouvement géographique*, 26 février 1888.

le *féticheur*. Il peut prendre fantaisie à ce cumularde de déclarer que le défunt n'est pas mort d'une maladie naturelle, qu'un diable déguisé en homme appelé *n'doki* est entré dans le corps du malade et lui a mangé l'âme. Il fait alors mille et une simagrées pour bien s'assurer de la chose qu'il avance et, si cela est, il se met à la recherche du *n'doki*. Ce sera celui qu'il voudra ou plutôt à qui il en voudra et, alors, gare au malheureux accusé : il subira l'épreuve du poison, du *m'kassa*. Si le prétendu *n'doki* rend le poison, il est sauvé ; mais, dans le cas contraire, on l'étrangle et l'on brûle son cadavre.

Voilà le féticheur grand justicier. Seulement, il est avec lui des accommodements et l'on peut toujours, moyennant finances, échapper à l'effet du poison : la dose sera plus faible, trop faible pour agir, et l'on sera déclaré innocent.

Comme prêtre, le féticheur invoque le dieu fétiche — un objet quelconque, — il le frappe au besoin pour obtenir ce qu'il demande et finit toujours par faire accroire aux naïfs qu'ils ont, grâce à lui, été exaucés. Cela lui rapporte toujours quelque chose.

Comme médecin, le féticheur fait grand usage des plantes. Les remèdes réussissent parfois, mais quand

ils échouent, ce n'est jamais la faute du féticheur, c'est la faute du *n'dokî* ou du malade lui-même. Après tout, si ces remèdes ne font pas de bien, ils ne font peut-être pas de mal non plus ; c'est déjà beaucoup.

LES STATIONS.

Banana.

En entrant dans le Congo, on aperçoit, à droite, quelques factoreries et, à gauche, au-delà des cheminées et des mâts des navires en rade, un groupe de maisons blanches resplendissant au soleil : c'est *Banana*.

Le port de *Banana* est vaste et pourrait contenir une flotte. Il est vraiment extraordinaire qu'un port aussi facile ne soit fréquenté que depuis le commencement de ce siècle ; encore n'était-il visité, jusque dans ces derniers temps, que par les trafiquants de chair humaine.

Depuis la création de l'Etat indépendant du Congo, *Banana*, sur la rive droite et *San-Antonio* sur la rive opposée, ont pris un grand développement. Les Européens y ont élevé des établissements commodes et spacieux. Le long du quai de *Banana* sont alignes

les magasins, les hangars et les ateliers. Derrière, au milieu de gros bouquets de cocotiers, s'éparpillent les maisons d'habitation, le bureau des postes, le tribunal et la caserne. Rien de plus gai, de plus riant, de plus réjouissant que cette agglomération de constructions dont l'éclatante blancheur s'harmonise merveilleusement avec le vert tendre des cocotiers.

Sur le quai, des moricauds s'agitent et grouillent comme des fourmis, sous le grand soleil d'Afrique, tandis que d'autres barbotent comme des canards dans les eaux brunes du fleuve. La plage de Banana est fort belle, le climat est très sain ; il n'y fait pas trop chaud, et les explorateurs qui tombent malades en route sont envoyés à Banana pour y faire une cure qui le plus souvent les rétablit complètement.

Qui sait si, un jour, les nègres ne voudront pas avoir leur station balnéaire, leur Ostende, comme en Belgique ? La digue de Banana couverte de moricauds et de moricaudes se promenant bras-dessus, bras-dessous, sous de multicolores ombrelles, les dames en robes à traîne et les hommes en complet de flanelle blanche : ce serait là un spectacle qui, à coup sûr, ne manquerait pas de pittoresque.

En attendant que s'élève une digue, que se construise un kursaal et que s'ouvrent des salles de baccarat, Banana possède son hôtel. Oui, un hôtel bâti au bord de la mer, où l'on mange des biftecks, où l'on boit du vin de Champagne, où l'on joue au billard, où l'on rit, où l'on chante comme en Europe.

Bien plus, Banana est le siège d'un tribunal de première instance, ainsi que le lieu de résidence du commissaire du district, des consuls d'Angleterre, de Portugal, de Hollande et d'Italie. C'est presque l'Europe.

Matéba.

De toutes les îles qui parsèment le fleuve entre la côte et la région des chutes, *Matéba* est la plus grande et la plus abordable. Elle est située à 50 kilomètres de la mer et ne mesure pas moins de 15,000 hectares de superficie. C'est énorme, cela ! C'est la surface d'un canton belge.

Reprenant les essais timides d'un anversoïse, M. de Roubaix, une compagnie belge, la *Compagnie des Produits du Congo*, a transformé cette île autrefois déserte en une vaste exploitation agricole et industrielle. Matéba renferme de véritables forêts de palmiers-élaïs; une usine y a été construite en 1886 et, aujourd'hui, on y fabrique de l'huile de palme en quantité considérable. Cette usine occupe des centaines d'ouvriers noirs et blancs. Elle est enclavée dans les palmiers et placée à proximité de la rive du fleuve, à un endroit appelé *Sicia*. Elle est entourée de vastes magasins, de maisons d'habitation très confortables pour les blancs et de maisons ouvrières pour les noirs.

Mais la *Compagnie des Produits du Congo* ne s'est pas bornée à l'exploitation des forêts de Matéba: elle a acheté plusieurs petites îles voisines qui promettent également un bon rapport.

De plus, en 1886, le bétail fut introduit à Matéba. Les Européens se plaignaient du manque de nourriture substantielle; ils étaient réduits à manger toujours des conserves, ce qui occasionnait parmi eux de fréquentes maladies. On a donc tenté l'élevage des bêtes à cornes à Matéba: trois bœufs, trois vaches et un taureau furent

transportés dans l'île. L'expérience ayant réussi, on augmenta le petit troupeau, on y ajouta des chèvres et des moutons, si bien qu'aujourd'hui il y a, à Matéba, plus de 1,500 têtes de bétail parmi lesquelles plus de 400 veaux nés dans l'île.

Ces animaux engraisent à vue d'œil ; les pâturages de l'île sont excellents et, ce qui n'est pas un mince avantage, ils s'améliorent au fur et à mesure que les bestiaux mangent les premières herbes.

On peut donc dire qu'il y a là, au seuil de cette redoutable Afrique, un parc destiné à alimenter de viande saine et fortifiante l'intérieur du continent. Aussi l'effet s'en est-il rapidement fait sentir : depuis que l'occasion est fournie aux blancs de manger de temps en temps une entrecôte saignante, ils supportent beaucoup mieux qu'auparavant le climat et les fatigues de l'Afrique.

Bien plus, l'essai ayant si bien réussi à Matéba, on ne tarda pas à le tenter ailleurs et, à présent, l'élevage du bétail se pratique dans plusieurs stations de l'Etat. Certaines de ces stations sont devenues de véritables fermes où l'on trouve du lait, du beurre et du fromage.

Outre qu'on récolte, à Matéba, les produits indigènes, on y a introduit la culture du coton et du

tabac. Ces tentatives ont réussi à merveille et tout fait prévoir que, d'ici à un avenir prochain, les récoltes du tabac et du coton seront fort productives.

Matéba est, on peut le dire, une véritable île enchantée. L'île de Robinson Crusoé ne devait être ni aussi fertile, ni aussi riante, car si elle l'eût été, le héros de Daniel Foë n'eût probablement jamais songé à la quitter.

Boma.

Boma est à 100 kilomètres de Banana; c'est la capitale de l'Etat du Congo. Bien avant d'arriver à la station, on aperçoit le sanitarium, construit sur le plateau qui domine le fleuve. Bientôt après, on découvre les toits blancs des magasins qui s'alignent le long de la rive ou s'étagent sur le flanc de la colline. Le coup d'œil est superbe et la ville — on peut bien donner ce nom à une capitale — prend de jour en jour plus d'extension.

Au bord du fleuve sont situés les magasins, les

ateliers, les factoreries belge, anglaise, hollandaise et portugaise, ainsi que les bureaux de l'administration des postes et de la marine.

Voici, sur le plateau, le palais du gouverneur, les bureaux de l'administration des finances et des travaux publics, la cour d'appel, l'hôpital, la caserne et, pourquoi ne pas le dire, la prison.

Autour de ces monuments et envahissant la colline jusqu'au fleuve s'éparpillent les maisons d'habitation et les jardins. A mi-côte, l'hôtel et l'église, car il y a l'un et l'autre.

L'hôtel de Boma, appartenant à la *Compagnie belge des Magasins Généraux du Congo*, est une vaste construction entièrement en fer. Il a 52 mètres de long, 43 mètres de large et 12 mètres de hauteur. La façade est garnie de verandas et précédée d'un double escalier; autour du premier et du second étage court un large balcon sur lequel s'ouvrent plus de vingt portes. Toutes les pièces sont pavées en carrelages céramiques.

Le rez-de-chaussée est occupé par les magasins; le premier étage par le café, deux salles à manger, l'office, la cuisine, la boulangerie, les bureaux, ainsi que les salles de lecture, de billard et de jeu; au second se trouvent les chambres à coucher, au nombre de

douze. L'hôtel a été meublé et organisé à l'européenne par les soins de M. Bruneel, administrateur de la Société.

Les magasins constituent un immense bazar où l'on peut s'approvisionner de tout ce qui est nécessaire à la vie d'un Européen. On y trouve des chaussures, des vêtements, des coiffures, des cannes, des objets en faïence, en verre, en porcelaine, des étoffes, des perles, du vin, de la bière, des appareils photographiques, du savon et d'autres objets de toilette, etc. Une petite histoire à ce propos :

Un nègre arrivant en droite ligne du Haut-Congo où il avait gagné quelques mitakos comme porteur, entre dans un magasin de Boma et demande à acheter, devinez quoi... du savon, « pour se blanchir », disait-il. On lui fit comprendre qu'« à blanchir un nègre on perd son savon », et il porta son choix sur une paire de lunettes. Il avait une très bonne vue et il ne voyait pas du tout avec les lunettes, mais il allait pouvoir se promener comme les blancs, avec une garniture sur le nez, sans songer que cette inutile satisfaction représentait le prix de plusieurs semaines de travail. Imprévoyance et insouciance, tout le nègre est là.

L'église est, comme l'hôtel, construite en fer. Elle

mesure 20 mètres de long sur 10 mètres de large; elle a un joli clocher de 15 mètres de hauteur, une cloche et un cadran. Tout près de l'église est le presbytère, habitation du curé de Boma.

La ville basse et la ville haute — Boma-rive et Boma-plateau — sont reliées entre elles par le téléphone et par un tramway à vapeur. Au début, et à chaque passage du tram, c'étaient, de la part des moricauds, des cris, des rires et des applaudissements sans fin; beaucoup même cherchaient à le suivre à la course. Aujourd'hui le noir se montre presque indifférent à toutes ces choses nouvelles pour lui; plus rien ne l'étonne de la part des Européens.

Boma a un parc à bestiaux qui, sans avoir l'importance ni les dimensions de celui de Matéba ne renferme pas moins de 200 bœufs et une centaine de moutons. Les biftecks et les côtelettes ne font donc pas défaut à l'hôtel et l'on ne peut mourir de faim, moins encore d'ennui, dans la capitale du Congo. Il n'y manque que les théâtres, mais ça viendra. Un fort, bâti près de la ville, montre l'importance que l'on attache à la possession de cette localité.

La population blanche est, à Boma, d'environ 350 habitants; les noirs sont au nombre de plus 2,000. Si l'on y ajoute les 500 soldats qui composent la

garnison, on arrive à un total de près de 3,000 habitants. Ce n'est déjà pas si mal pour une ville qui compte à peine quelques années d'existence. Nous ne devons pas oublier que nous avons, en Belgique, au moins une ville de 400 habitants !

Autrefois, la capitale de l'Etat était *Vivi*, situé sur la rive droite du fleuve, en face de Matadi. C'est Stanley qui avait fondé cette station, en 1880 ; mais depuis quelques années on a reconnu que la rive de Boma se prêtait mieux au développement d'une capitale et l'on a déclassé *Vivi*. Pauvre *Vivi* !

Mais quoi ! Le tambour ! Le clairon ! Le bruit des armes ! C'est le régiment qui passe, les soldats de l'Etat qui se rendent à la manœuvre. Ils sont fiers, ma foi, ces Haoussas et ces Bangala, avec le petit béret rouge planté crânement sur l'oreille, la tunique et les culottes bleues tranchant sur la peau noire de leurs jambes et de leurs pieds nus. Ils ont la taille serrée dans le ceinturon ; ils portent au côté le yatagan, sur l'épaule le fusil. De vrais soldats, quoi ! Ils manœuvrent sous le commandement d'officiers belges ; les sous-officiers sont belges et les caporaux sont choisis parmi les noirs les plus capables.

Il paraît que certains d'entre eux — les Bangala surtout — deviennent, au tir à la cible, d'une adresse

peu commune. Décidément nos puissants voisins n'ont qu'à bien se tenir. Nous avons là une armée de moricauds qui pourrait bien un jour leur causer quelque embarras. Cette armée ne compte, il est vrai, que de 3.000 à 4,000 hommes, mais ce n'est là qu'un commencement ; la civilisation aidant, nul doute que le service personnel et obligatoire ne soit bientôt décrété et, alors, ce sera non plus par milliers, mais par centaines de mille, par millions qu'on comptera nos soldats africains ! A nous la conquête du monde !

Plaisanterie à part, cette petite armée de noirs a du bon. Disséminée dans les principales stations, elle est d'un puissant appui au gouvernement de l'Etat pour maintenir l'ordre public et faire respecter les lois. Les crimes sont rares, au Congo, et il n'est pas téméraire d'avancer que la présence des soldats y est pour quelque chose.

Du plateau de Boma, on jouit d'une vue splendide. Le fleuve se déroule majestueusement dans la vallée ; des bateaux et des canots circulent et s'entrecroisent devant la station ; on en voit d'autres dans le lointain ; à chaque instant une blanche colonne de fumée et un sifflement aigu annoncent l'arrivée d'un steamer. Au nord, la vue s'étend sur un vaste panorama de montagnes qui s'étagent et se confondent dans la

reculée des horizons. Et pendant le mois d'août, lors de l'incendie des herbes, on a devant soi un spectacle magique.

Matadi.

Entre Boma et Matadi, le courant du fleuve est, par moment, très violent et forme des tourbillons qu'il est fort difficile d'éviter. La pirogue mal dirigée qui serait entraînée dans ces tourbillons périrait infailliblement. Mais si le canotier ne perd pas son sang-froid, il fait coucher tout le monde au fond de la pirogue et laisse celle-ci à la merci des eaux ; elle pénétrera dans le tourbillon, fera quelques tours sur elle-même et sera projetée intacte au-dehors.

A Matadi, le fleuve a environ un kilomètre de largeur. Nous sommes au point terminus de la navigation ; c'est ici la station de départ des caravanes qui transportent les marchandises à travers la région des chutes. C'est aussi la tête de ligne du chemin de fer qui reliera le Haut-Congo à l'Océan.

Déjà l'on y voit des ateliers, des usines, une

gare même. On y entend le tonnerre des marteaux qui rebondissent sur les poutres de fer et les rails d'acier. On y aperçoit le panache des cheminées d'usine et, dans la vallée profonde, retentit le sifflement strident de la locomotive; au cœur de l'Afrique, nous nous trouvons en pleine civilisation. Et voilà comment il existe aujourd'hui des sauvages qui voyagent en chemin de fer, alors qu'en Belgique, bien de nos braves paysans n'ont aucune idée d'une voie ferrée.

Si Boma est la capitale de l'Etat, Matadi en est le centre industriel. A Boma, il n'y a guère que des commis et des commerçants; ici ce sont des forgerons, des ajusteurs et des mécaniciens. Les noirs travaillent au chemin de fer sous la direction des blancs, ingénieurs et chefs d'équipe; ils se tirent fort bien d'affaire.

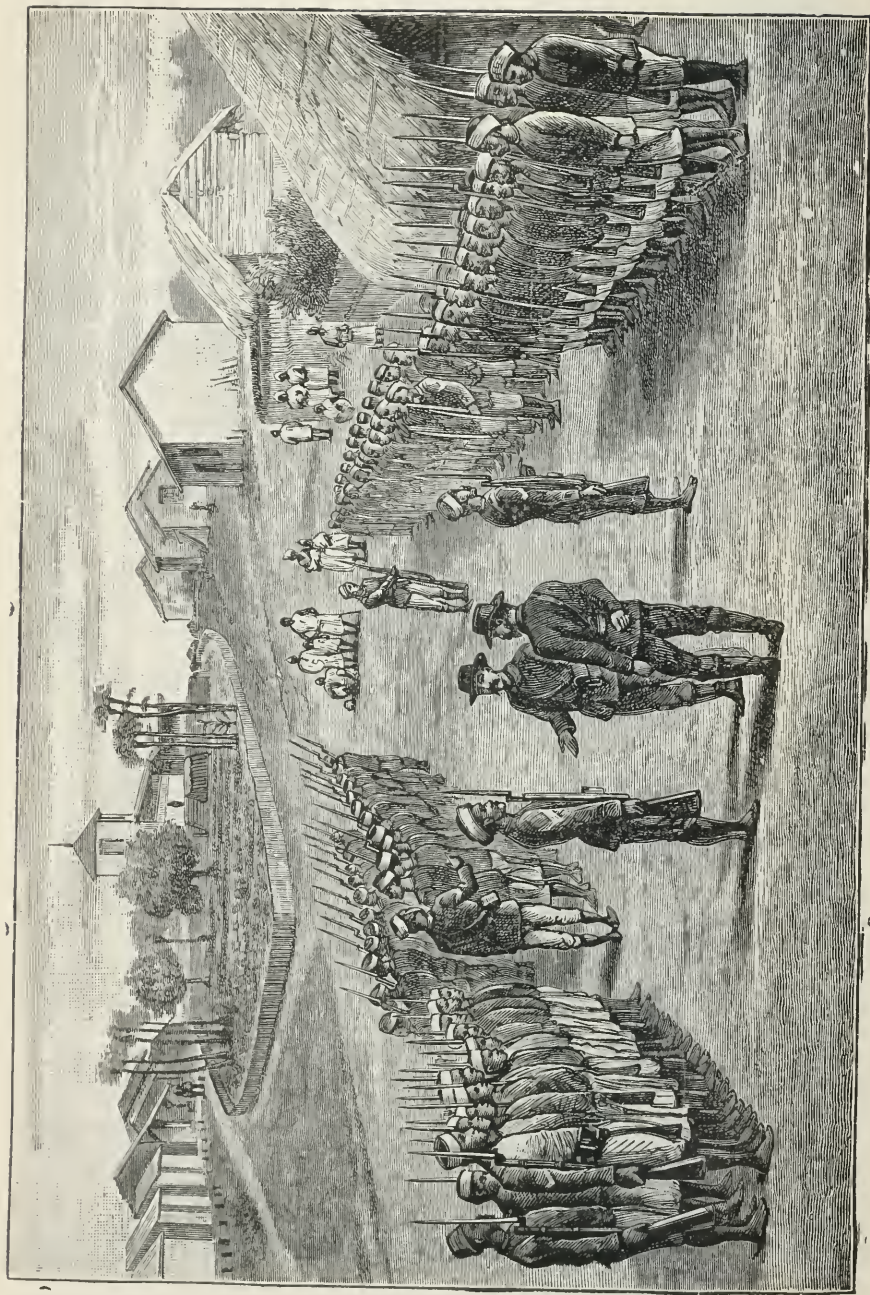
Il y a ici près de cinq cents blancs et environ trois mille noirs.

La circulation est très grande à Matadi, à cause du va-et-vient continuel des porteurs et des ouvriers du chemin de fer. Il s'y tient un marché fort important et fort fréquenté. Le trafic y est déjà grand, mais que sera-ce quand le chemin de fer sera achevé!

Les environs de la station ne sont guère peuplés : les marchands d'esclaves sont venus faire leurs raz-

zias avant l'arrivée des blancs. Dans le district de Matadi se trouve Palaballa, dont le roi commande à cinq villages.

Matadi, comme Boma, possède sa caserne, sa prison, son hôtel, son hôpital et son église. Il possède aussi un parc à bestiaux en pleine prospérité.



LES SOLDATS CONGOLAIS A LA MANŒUVRE

II. — LA RÉGION DES CHUTES.

VUE D'ENSEMBLE.

Aspect de la contrée. — Nous voici arrivés au pied de cette immense et infranchissable barrière contre laquelle sont venues échouer toutes les expéditions entreprises de ce côté avant Stanley.

La navigation est interrompue, sur une distance de plus de 300 kilomètres, par une succession de trente-deux cataractes ou chutes, dont le grondement terrible se fait entendre à plusieurs lieues à la ronde.

Voici la magistrale description que fait de cette partie du fleuve, M. Wauters, le savant directeur du *Mouvement géographique* :

« Que l'on se représente un escalier gigantesque descendant, le long de 75 lieues, avec une pente dont la différence de niveau est de 260 mètres, et circulant

au fond d'un défilé aux parois élevées, escalier dont les 32 marches, d'inégale hauteur et d'inégale largeur, sont formées par des bancs de rochers, de sombres récifs, des projections de falaises, des blocs de toutes formes et de toutes dimensions.

« Que l'on s'imagine ensuite roulant, dans ce canal cyclopéen, le roi des fleuves de l'ancien monde, s'étendant, par place, en nappes de 2,000 à 3,000 mètres de largeur, se resserrant ailleurs, jusqu'à 300 mètres, mais y gagnant en profondeur et en vitesse ce qu'il perd en largeur.

« A chaque détour de la vallée, au fond de laquelle le torrent géant roule en mugissant, son aspect change ; par place, il semble pris d'une rage furieuse que rien ne parait devoir assouvir, il se précipite dans des cirques de rochers où ses eaux tournoient, franchit un rebord de granit, se bute contre des masses émergeantes, soulève des montagnes de vagues qui se frappent, se redressent, se recouvrent, en produisant un chaos de lames furieuses qui se poursuivent, se heurtent et s'écroulent avec fracas.

« Cet affolement se prolonge parfois sur des espaces qui mesurent jusqu'à cinq kilomètres, après lesquels les eaux se calment, s'épanchent et semblent enfin s'endormir en une baie paisible ou en un tranquille.

étang. Calme trompeur! Bientôt, la nappe liquide se ranime, la vitesse augmente, les têtes des rochers reparaissent, les eaux glissent sur une pente plus raide, fuient, se précipitent de nouveau et retombent dans une nouvelle passe sauvage où, écumantes, elles tourbillonnent et s'écroulent avec un grondement énorme et grandiose. » (1)

Voilà pour le fleuve. Quant au pays lui-même, il est triste et désolé. Ce ne sont que plateaux dénudés, vallées étroites et marécageuses, rochers abrupts, herbes jaunies; plus rien ici ne rappelle la verdure qui décore les rives tranquilles du bas fleuve.

Ce n'est qu'en approchant du Pool que le paysage change quelque peu : les collines boisées deviennent plus nombreuses, les vallées s'élargissent, les villages se multiplient; la végétation est plus riante.

Route des caravanes. — Tel est le pays qu'il faut traverser *ad pedibus* pour gagner le Haut-Congo. La route des caravanes nous conduira au Stanley-Pool, — *route* n'est peut-être pas l'appellation qui conviendrait à ce ruban, large tout au plus de 80 centimètres. Tantôt le sentier gravit des montées sans fin, au sol dénudé et pierreux, tantôt il se déroule

(1) WATERS. — Stanley au secours d'Emin-Pacha, page 290.

péniblement au milieu d'herbes hautes de plusieurs mètres pour disparaître ensuite dans les fourrés inextricables d'une forêt humide et marécageuse.

Un instant cependant, le fleuve, dans un accès de bonne humeur, nous permettra de circuler en canot sur ses ondes relativement tranquilles. Nous pourrions ainsi aller d'*Isanghila* à *Manyanga*, deux stations dont nous aurons à parler tout à l'heure. C'est un parcours de 120 kilomètres; autant de pris sur l'ennemi.

Mais après cela, le vacarme reprend de plus belle; nous retrouvons le fleuve en furie et, cette fois, jusqu'au Stanley-Pool. Huit jours de marche encore, ce qui porte à dix-huit le nombre des journées qu'il faut aux voyageurs pour franchir la région des cataractes. Dix-huit jours! c'est long, cela; mais qu'est-ce en comparaison des cinq mois que mit Stanley, en 1877, pour descendre cette partie du fleuve!

En 1879, ce fut bien pis encore, quand il lui fallut trainer à sa suite les carcasses démontées des maisons et des steamers qu'il destinait au haut fleuve. Ce n'est pas cinq mois, mais deux ans qu'il employa alors pour arriver au Stanley-Pool. Et au prix de quelles souffrances, encore! Les porteurs étaient rares, le pays semblait abandonné, les nègres avaient

fui au loin, dans les terres; impossible de trouver des bras en suffisance pour transporter les lourdes machines au delà des cataractes.

Que les temps sont changés! C'est par milliers que circulent aujourd'hui les noirs engagés comme porteurs dans la région des chutes.

Transport à dos d'homme. — Le moment est venu de dire un mot du service de transport à dos d'homme, entre Matadi et Léopoldville.

En 1881, Stanley se trouvait au Congo, occupé à établir des points de ravitaillement le long de la région des cataractes. Arrive pour l'explorateur un paquet de lettres urgentes datées de Bruxelles. Il s'agissait de faire parvenir ces dépêches sans retard; et pas de courrier!

Que faire? Le chef de la station de Vivi parvint, après bien des pourparlers, à engager sept indigènes pour accompagner un blanc pendant six jours, temps jugé nécessaire pour porter les lettres à Stanley et revenir au pays. Les choses allèrent bien jusqu'à Isanghila, mais arrivés là, les porteurs refusèrent d'aller plus loin et regagnèrent leur village.

A coup sûr, ce résultat n'était pas parfait, mais il n'en était pas moins de la plus grande importance, car les nègres ayant vu revenir les leurs, riches et

bien portants, s'enhardirent et un certain nombre d'entre eux n'hésitèrent pas à s'enrôler au service des blancs. La partie était gagnée. Ils consentirent à aller jusqu'à Manyanga d'abord, jusqu'à Léopoldville ensuite. C'est ainsi qu'en 1882 on parvint à faire transporter, pour 42 francs chacune, une centaine de charges de Vivi à Léopoldville.

L'année suivante, on abandonna la rive droite du fleuve pour la route plus pratique et plus sûre de la rive gauche, et, à partir de cette époque, le nombre des porteurs s'accrût dans des proportions de plus en plus considérables. Le prix de transport, entre Vivi et Léopoldville, ne tarda pas à tomber de 42 francs à 20 francs par charge de trente kilogrammes.

Mais, en 1887, les porteurs noirs se mirent en grève, ni plus ni moins que de vulgaires Européens. Quinze mille colis, représentant 450,000 kilogrammes de marchandises, de matériel et de provisions, encombraient les hangars de Matadi. La situation était critique, mais elle ne dura pas longtemps, car, un mois après, huit mille porteurs indigènes sillonnaient la route des caravanes. Pendant les huit mois suivants, on enrôla 60,000 noirs sur la seule rive gauche du fleuve !

En même temps, longeant la rive opposée, de nom-

breuses escouades de nègres, attelés à de lourds chariots, traînaient vers le Pool les lourdes pièces des deux steamers la *Ville de Bruxelles* et le *Roi des Belges* qui, avec une quarantaine d'autres steamers, forment aujourd'hui la flottille du Haut-Congo.

Outre ces deux routes de communication vers le Pool, on en a ouvert, récemment, une troisième plus au sud, dans la région que traverse le chemin de fer en construction.

Cette route est moins montueuse que les deux autres et elle a, sur celles-ci, l'avantage considérable de traverser plus de cinquante gros villages où les caravanes peuvent se reposer et trouver des vivres à volonté.

Chemin de fer. — Malgré cela, le transport à dos d'homme est insuffisant et onéreux. Il n'existera bientôt plus qu'à l'état de souvenir, car il est condamné à disparaître devant la puissante locomotive.

Déjà, plus de 30 kilomètres de voie ferrée sont achevés et l'on peut espérer que, d'ici à peu d'années, le trafic se fera immense entre le Haut et le Bas-Congo. Les heureux nègres n'auront même pas connu le temps des affreuses diligences qui secouaient sans pitié les membres de nos grands-pères.

Comme le disait un explorateur belge : « les

locomotives ne souffrent pas du climat, il ne faut pas de vétérinaires pour les soigner, un mécanicien noir y suffit, et elles se contenteront, au Congo, de manger du bois, qui s'y trouve en quantité.

Elles s'en passeront même, ajoute-t-il, quand on leur mettra dans le ventre l'électricité produite par la force motrice des cataractes » (1).

Ainsi les soubresauts du fleuve qui, jusqu'aujourd'hui, n'ont été qu'un obstacle à la marche de la civilisation à travers l'Afrique, deviendraient un jour une source de richesse et de bien-être pour les populations noires.

LES POPULATIONS.

Binda. — De nombreuses tribus se partagent le territoire situé sur les deux rives du Congo, entre Matadi et Léopoldville.

Sur la rive droite, de Vivi à Isanghila, on ren-

(1) Cap. Vandeveldé.

contre d'abord un petit peuple timide et doux, les *Binda*.

Ce sont des agriculteurs plutôt que des pêcheurs. Les chutes qui se succèdent nombreuses et terribles dans cette partie du fleuve ne leur permettent guère de s'occuper de la pêche.

Les *Binda* ont pour voisins la tribu guerrière et sauvage des *Basundi*.

Basundi. — Ceux-ci sont, avant tout, chasseurs.

Ils possèdent des fusils, mais, chose singulière, ils n'en font pas usage dans leurs expéditions de chasse. Ils poursuivent le gibier — les antilopes, ordinairement — avec des meutes de petits chiens muets. L'animal qui déguerpit devant la meute peut dire adieu à son gîte, car il aura affaire à des êtres tenaces qui le poursuivront jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue.

Les *Basundi* pêchent au moyen de paniers qu'ils maintiennent dans l'eau avec de grosses pierres. Des flotteurs indiquent l'emplacement de ces engins. Ils ne cultivent que juste ce qu'il leur faut pour leur consommation.

Babuendi. — Après la tribu des *Basundi*, on rencontre — toujours sur la rive droite — celle des *Babuendi*.

C'est une tribu très nombreuse et très puissante, possédant de grands villages et s'occupant surtout d'agriculture.

Les Babuendi aiment cependant à guerroyer avec les tribus voisines et particulièrement avec les Basundi. Ils se reconnaissent au crocodile tatoué qui décore leur poitrine,

Bacongo. — Presque toute la rive gauche du Congo, de Matadi au Stanley-Pool, est habitée par la grande tribu des *Bacongo*.

Cette tribu est composée non seulement de cultivateurs, mais aussi et surtout de trafiquants d'ivoire.

Les Bacongo ont la bizarre coutume de s'arracher deux dents incisives à la mâchoire supérieure. « On n'est pas beau sans cela », disent-ils; en ceci, les dames bacongo diffèrent quelque peu d'avis avec leurs sœurs blanches d'Europe, qui, on le sait, loin de s'arracher les dents, s'empressent de faire remplacer celles qui viennent à disparaître.

Caravanes. — Toutes ces tribus fournissent beaucoup de porteurs pour le service de transport à travers la région des chutes. Ce service est devenu pour elles une importante source de revenus. Pensez donc, trente francs ! De quoi acheter des ballots entiers de

belle étoffe aux couleurs chatoyantes ! N'est-ce pas là, pour un moricaud, le comble du bonheur ?

La route des caravanes est divisée en deux sections. Les porteurs de la première section vont de Manyanga à Matadi et vice-versa ; les autres vont de Manyanga au Stanley-Pool.

Chaque caravane est conduite par un chef ou *capita*. Celui-ci est souvent un gamin de 10 à 12 ans qui gourmande les vieux et sait s'en faire obéir.

Le capitaine Thys raconte avoir vu un capita de 10 ans ramener à la station un grand diable de déserteur. Le commandant du poste ayant demandé à l'enfant comment il avait fait pour s'emparer du déserteur, il répondit : « J'avais vu l'homme arriver dans mon village et, m'étant approché de lui, je lui ai demandé où il allait et ce qu'il faisait ici. Il me répondit qu'il ne savait où il allait et qu'il n'avait rien à faire. Je vis de suite que c'était un homme qui s'était enfui, car les hommes du gouvernement ont toujours quelque chose à faire. Et alors, continua le capita en clignant de l'œil et en claquant des doigts, j'ai dit à mes hommes de l'empoigner. Nous l'avons lié et le voilà » (1).

(1) *Mouvement géographique*, 1888.

Le capita reçoit, au départ, les *mokandes* de ses hommes. La mokande est un simple billet, un bon à payer si l'on veut, qui renseigne le nom du porteur et la nature de sa charge. Le porteur présente sa mokande à l'arrivée et reçoit en échange son salaire en mitakos.

Souvent même le paiement de ces mokandes n'est réclamé que plusieurs mois après leur émission et par d'autres que ceux qui les ont reçues, ce qui prouve que les noirs ont une grande confiance dans la parole des blancs.

La mokande devient en quelque sorte un papier-monnaie, un billet de banque.

Les porteurs se mettent en route de bonne heure — vers 6 heures — et voyagent toute la matinée. Ils marchent à la file indienne, le colis sur la tête, un bâton à la main.

Ils ont la marche très rapide; ils chantent en marchant, mais leur chant est triste et monotone.

A 11 heures, repos. Les nègres préparent le repas; on mange, on jase, puis l'on se couche. Mais gare aux moustiques! Oh! ces moustiques, quelle lèpre! Impossible de dormir avec des compagnons pareils; leurs aiguillons ne vous laissent point de répit et leurs piqûres produisent des démangeaisons insup-

portables. Le moustiquaire, sorte de berceau en toile dans lequel vous vous emprisonnez, est la seule barrière qui puisse les arrêter. Et encore, il faut avoir soin de ne pas enfermer un seul ennemi dans la place, car lui seul pourrait vous empêcher de fermer l'œil.

Il faut ajouter à ces maudits insectes, cet autre animalcule, la *chique*, dont nous avons déjà parlé. Les noirs s'en débarrassent mutuellement au moyen d'un petit morceau de bois bien effilé ; ils font preuve, dans cette opération, d'une dextérité incroyable.

Malgré les ravages causés par la chique, les indigènes s'obstinent à aller nu-pieds, même sur les aspérités les plus tranchantes. Quand, par hasard, un noir est possesseur d'une paire de souliers, il les porte, non pas aux pieds, mais à la main.

Il arrive souvent que des porteurs se détachent de la caravane pour cueillir soit une feuille d'arbre, soit un rameau qu'ils se passent dans la ceinture. Si on leur en demande la raison, ils ne répondent que d'une manière évasive. Il est probable qu'il y a là encore une de ces pratiques superstitieuses dont les sauvages ont la spécialité.

Lorsque les Baongo veulent assurer quelqu'un de leur bonne foi, ils répètent plusieurs fois de suite le

mot *Fankita*, ce qui veut dire : « je jure que je ne mens pas ». Fankita est une de leurs idoles. Elle est peinte en noir et représente quelque chose comme le diable des chrétiens.

Quand Fankita se fâche, il se retire dans les bois et l'on entend gronder sa voix au fond de la forêt.

Cette voix, on le devine, est celle du féticheur lui-même. Le malin se fera payer pour apaiser la colère de Fankita, ce qui, à coup sûr, ne lui sera pas fort difficile à faire.

Les porteurs qui ont reçu des mitakos ne les conservent pas en poche, et pour cause; ils iront à l'hôtel de Boma ou de Matadi et feront emplette qui d'un monocle, qui d'une boîte à sardines. Ce sont de grands enfants, que voulez-vous! Ils se réjouissent d'avance de l'effet qu'ils vont produire et de l'envie qu'ils vont susciter chez leurs concitoyens.

Insoucians, ils ne pensent qu'au présent et ne s'inquiètent pas du lendemain; les peines qu'ils ont eues sont vite oubliées et le produit de ces peines est gaspillé en un moment. Ils ne connaissent pas encore la valeur de l'argent; les pièces de monnaie que l'on a fabriquées à leur intention exclusive et que l'on a même percées d'un trou pour permettre aux élégants d'en faire des colliers et des bracelets, n'ont aucune vogue, jusqu'à présent.

LES STATIONS.

Isanghila.

Nous avons dit qu'entre Isanghila et Manyanga la navigation est possible en canot.

Isanghila se trouve sur la rive droite du fleuve ; il a acquis une grande importance depuis que les transports s'opèrent sur les deux rives du Congo. C'est le centre de recrutement et le rendez-vous des porteurs de la rive droite.

La station est située en face de la cataracte, sur un plateau, à cinquante mètres au-dessus du niveau du fleuve. Elle est composée de quelques maisons blanches à la chaux, d'un magasin et d'un jardin potager.

Munis de leurs mokandes, les porteurs vont prendre livraison de leurs charges à Vivi et les transportent à Isanghila. Ils font cette route en trois jours.

Une fois arrivés à Isanghila, les ballots sont chargés sur des canots que dirigent des rameurs indigènes et conduits, en huit jours, à Manyanga. De là, ils sont expédiés vers le Pool par la rive gauche.

Lukungu.

Lukungu est le chef-lieu du district des cascades. C'est le rendez-vous de tous les porteurs engagés pour le service entre Matadi et Manyanga. Les enrôlés viennent recevoir à Lukungu la mokande traditionnelle ; ils vont, de là, prendre charge à Matadi, puis remontent jusqu'à Manyanga où il leur est délivré un récépissé. Sur présentation de ce reçu au bureau de Lukungu, les porteurs touchent le salaire qui leur est dû.

La station a un aspect des plus animés et des plus réjouissants, tant à cause du va-et-vient continu des porteurs, qu'à cause de sa situation dans la belle vallée de la Lukungu. Cette vallée tranche agréablement, par sa fertilité, avec le reste de la région.

Il y a ici un troupeau de bœufs en pleine prospérité et un légumier en plein rapport, ce qui permet aux blancs de recourir moins souvent aux palabres pour se procurer des vivres. Le bifteck fait une heureuse diversion avec les chèvres, les poules et les conserves.

Sous ce rapport donc, Lukungu n'a rien à envier aux stations d'aval.

Manyanga.

Manyanga-Sud est le point de concentration des porteurs engagés pour le Pool. C'est l'entrepôt général de toutes les marchandises expédiées d'aval vers le Haut-Congo. Une belle et large route relie le poste au sentier des caravanes.

L'animation la plus grande règne à la station. Ici, c'est un groupe de porteurs qui arrivent en droite ligne de Matadi ; là, c'est une caravane qui va se mettre en route pour Léopoldville. Les négres jacas-

sent et gambadent au milieu des ballots, tandis que les blancs donnent leurs dernières instructions au *capita*. Six heures du matin ! Le signal du départ est donné ; tout le monde est au poste, les ballots sont posés sur la tête, chacun prend un bâton à la main et en route pour le Stanley-Pool !

LE HAUT-CONGO.

ASPECT GÉNÉRAL.

Le fleuve.

Le Stanley-Pool. — L'obstacle qui nous séparait du cœur de l'Afrique est vaincu. Tandis que derrière nous les eaux s'engouffrent avec fracas dans le défilé des cataractes et s'élancent comme des furies à la conquête de l'Océan, devant nous, là-bas, le Pool étale, resplendissante comme un miroir, sa vaste nappe d'eau large de plus de 30 kilomètres. Quel spectacle! Figurez-vous un lac immense entouré de collines boisées qui forment à cette petite mer une ceinture de verdure; et, tout autour, au bord de l'eau, se détachant éblouissants de blancheur, sur le vert sombre des grands bois, les établissements européens de Brazzaville au Nord, de Kinchassa et de Léopoldville au Sud. Tel est l'aspect du Stanley-Pool.

Du Pool aux Falls. — Désormais, nous pourrions librement circuler sur le fleuve, ainsi que sur ses affluents; un immense réseau fluvial, comme il n'en existe dans aucune autre partie du monde, nous offre un champ de navigation de plus de 12,000 kilomètres de développement. Le fleuve lui-même peut être remonté sans interruption jusqu'aux Stanley-Falls, c'est-à-dire sur une distance de plus de 1,500 kilomètres.

Et quelles contrées merveilleuses que celles que traverse le haut Congo! Plus de ces plateaux stériles et dénudés comme or en voit tant dans la région des chutes, mais une succession sans fin de paysages admirables.

Au delà du Pool, jusqu'aux Falls, la largeur du fleuve varie entre cinq et onze kilomètres. Mais il est rare que l'on puisse apercevoir les deux rives en même temps, à cause des nombreuses îles boisées qui, ici comme en aval des chutes, contrarient le cours du fleuve et interceptent la vue.

Tout le long du Congo, ce sont des forêts superbes de palmiers, de cèdres, d'acajous, de cactus et de lianes de caoutchouc. Ces forêts sont habitées par l'éléphant, la panthère, le sanglier, l'antilope, le buffle, le singe et le serpent. Le fleuve lui-même a

ses hôtes habituels : outre de nombreuses variétés de poisson, l'hippopotame et le crocodile.

Du Pool au Kassaï, les villages sont assez rares sur la rive; mais, à partir du confluent de cette rivière, ils se multiplient et l'on voit sur le flanc des collines et jusqu'au bord du fleuve une suite presque ininterrompue de huttes aux toits de chaume.

Le Haut-Congo est le véritable pays de l'ivoire. On en rencontre partout; les indigènes en possèdent des provisions énormes et les forêts de l'intérieur en recèlent des quantités qui paraissent presque inépuisables.

L'ivoire et le caoutchouc, tels sont les deux produits que le chemin de fer amènera un jour, à peu de frais, du cœur de l'Afrique aux rivages de l'Atlantique.

Les affluents du Congo.

Le Congo passe deux fois sous l'Equateur et reçoit quatre grands affluents.

Le Kassaï. — Sur la rive gauche, nous rencon-

trerons d'abord le puissant *Kassaï* qui se jette dans le Congo à *Kwamouth*, à 180 kilomètres de Léopoldville. Les eaux du Kassaï ne se confondent avec celles du Congo qu'à deux kilomètres de leur confluent. Sur cette étendue, les deux cours d'eau coulent côte à côte, dans un lit commun; le Congo, avec ses eaux brunes à droite, le Kassaï avec ses eaux limoneuses à gauche.

Le Kassaï mesure, à son confluent, de cinq à six cents mètres de largeur et trente mètres de profondeur. Son cours présente, à nombre d'endroits, plusieurs kilomètres de largeur. Déjà, à une courte distance du confluent, il coule avec une largeur de sept kilomètres au milieu de plaines immenses et, plus loin, il forme une large expansion de vingt kilomètres, appelée *lac Wissmann*.

Après cela, les rives se rapprochent et ne se tiennent plus qu'à quelques centaines de mètres de distance.

Comme le Congo, le Kassaï est parsemé de nombreuses îles boisées. En maints endroits, des bois de haute futaie couvrent les deux rives et forment des rideaux de verdure derrière lesquels disparaissent les villages indigènes.

Partout l'homme révèle sa présence, soit par des

pêcheries, soit par des pièges à hippopotame, des places de marché, des sentiers ou des champs cultivés.

L'Oubanghi. — A l'Equateur, le Congo reçoit, sur sa rive droite, l'*Oubanghi-Ouellé* exploré par le capitaine belge Van Gèle. La rivière s'infléchit à l'est, vers les grands lacs du Nil et, chose remarquable, M. Wauters en avait déterminé le cours longtemps avant qu'elle fut explorée.

L'Oubanghi forme, à son confluent, un delta de onze kilomètres de largeur; mais, à cause des îles, on peut passer à l'Equateur sans se douter qu'aboutit là une rivière qui traverse des contrées immenses, très peuplées, très riches en forêts et en ivoire.

Son cours est interrompu, lui aussi, par des cataractes, mais ces chutes ne sont pas comparables à celles du Congo et il n'est pas impossible qu'un jour on parvienne à les rendre parfaitement praticables, même pour les steamers.

L'Aruwimi. — Toujours sur la rive droite, à quelques marches des Falls, le Congo reçoit les eaux noires de l'*Aruwimi*.

La rivière, à partir de son confluent, est navigable pendant deux jours et demi; mais après, elle est obstruée par des rapides, et la navigation devient fort difficile, parfois même tout à fait impossible.

L'Aruwimi s'enfonce dans la grande forêt traversée par Stanley, lors de son voyage au secours d'Emin-Pacha.

Le Lomami. — Sur la rive gauche, entre le confluent de l'Aruwimi et les Stanley-Falls, le Congo reçoit le *Lomami*.

Cette rivière coule parallèlement au fleuve, sur un parcours de plus de mille kilomètres; parfois, la distance qui sépare les deux cours d'eau ne dépasse pas soixante-quinze kilomètres.

Le Lomami présente une largeur moyenne de 250 mètres et une profondeur variant entre trois et cinq mètres. Les rives sont couvertes d'épaisses forêts; mais, à bien des places, elles paraissent désertes : les chasseurs d'esclaves ont dû passer par là.

Le Lomami a une importance considérable au point de vue de la navigation. Grâce à lui, en effet, les steamers ne sont plus arrêtés par l'obstacle des Falls. Ne pouvant franchir les chutes, ils les tournent en prenant la voie du Lomami ; la rivière les conduit en quelques jours à cent kilomètres en face de Nyangwé.



UN ROI CONGOLAIS

LES STATIONS ET LES INDIGÈNES.

Léopoldville et les Batéke.

Léopoldville est le point terminus de la route des caravanes et de la future voie ferrée, en même temps que la tête de ligne de la navigation sur le haut fleuve. C'est là que se concentre toute l'activité commerciale du Congo. D'une part, les marchandises d'Europe y arrivent par les caravanes et sont transportées vers l'amont par les steamers; d'autre part, les produits congolais sont débarqués dans le port de Léopoldville et transportés vers l'aval par les caravanes.

Sur le flanc du mont Léopold s'égrènent, au milieu des palmiers et des bananiers, les jolies constructions qui composent la station de Léopoldville. Ici, ce sont les deux grands bâtiments qui servent d'habitation aux Européens; là, c'est un vaste magasin pour

remiser les marchandises. Plus loin, ce sont les habitations du personnel noir : travailleurs et soldats. Voici encore le poulailler, l'écurie des ânes, l'enclos des chèvres et l'étable des bœufs.

A proximité des bâtiments s'étendent les cultures, comprenant de superbes plantations de manioc, de riz et de maïs, ainsi qu'un potager fournissant des carottes, des oignons, des petits pois et même des radis qui poussent en quinze jours.

Au bord de l'eau se trouve le quartier industriel : le chantier de construction, les ateliers de réparation et les magasins pour le matériel.

Dès l'aube, la cloche sonne le réveil et, aussitôt, une activité fébrile règne dans la station : les travailleurs se rendent aux champs ou à l'usine, tandis que les soldats se dirigent vers la plaine d'exercice.

Que voilà donc du changement depuis 1881, époque où Stanley, après avoir mis six mois pour transporter au Pool le premier steamer qui flotta sur le haut Congo, prit possession du mont Léopold. Il creusa sur le flanc de la colline une terrasse qu'il entourait de pieux et qu'il relia au fleuve par un sentier tracé en ligne droite. On vient de voir ce qu'est devenue cette terrasse.

En fait de grands animaux sauvages on trouve,

aux environs de Léopoldville, l'éléphant, le lion, le buffle, le chacal, le léopard et l'antilope. La chasse la plus productive est celle de l'hippopotame. Le fleuve est poissonneux à tel point que deux pêcheurs suffiraient pour fournir la quantité de poisson nécessaire à un repas de tout le personnel de la station.

Les pâturages sont excellents et suffisent amplement aux troupeaux — déjà nombreux — de chèvres et de bœufs de la station.

L'ivoire est le seul article dont s'occupent les commerçants établis aux environs du Pool. Il est de bonne qualité et est très bien coté sur tous les marchés d'Europe. *L'ivoire vivant* est cependant préférable à *l'ivoire mort*; le premier provient d'éléphants tués récemment, l'autre, que les indigènes ramassent dans les forêts, provient d'animaux morts depuis longtemps.

En échange de l'ivoire, les indigènes reçoivent des étoffes, des perles, des plats, des gobelets, des parapluies, des chapeaux, de vieux fusils et de vieux habits. Les transactions que l'on fait aujourd'hui ne sont que de peu d'importance, eu égard à ce qu'elles deviendront après la construction du chemin de fer.

Indigènes. — Les environs du Pool sont habités par la tribu des *Batélé*.

Toilette. — Le tatouage établit une séparation bien nette entre les populations du Pool et les riverains de la région des chutes. Les Batéké ont la figure striée par de nombreuses incisions creusées parallèlement de haut en bas. Cela ne les embellit pas, assurément; mais ce qui achève de les rendre affreux — et ce qui chez eux est le comble de l'élégance — c'est qu'ils s'arrachent les cils et les sourcils avec un soin tout particulier.

Voyons une dame batéké à sa toilette. A défaut de glace, elle se mirera dans l'eau claire. Elle réunira ses cheveux en un gros chignon, sur le sommet de la tête. Elle se rasera les tempes et arrachera impitoyablement les cils et les sourcils qui persisteraient à garnir ses gracieuses paupières. Puis, comme une vulgaire Européenne, elle prendra son cold-cream; elle se tracera alors autour des yeux, sur les bras et sur la poitrine des lignes rouges, jaunes et blanches, ce qui lui donnera l'air d'un drapeau tricolore.

Ce drapeau, du reste, lui tient lieu de vêtements et, si l'on songe que le costume des hommes ne diffère guère de celui des femmes, c'est bien des nègres que l'on peut dire — comme en parlant des braves — qu'on les trouve toujours sous les plis du drapeau.

Le nègre ne procède jamais lui-même à sa toilette ; c'est aux femmes qu'incombe le soin d'habiller ou plutôt de parer les hommes. Inutile d'ajouter que les anneaux de fer et de laiton entrent toujours pour quelques kilos dans la toilette d'un moricaud.

Armes. — Les Batéké ne sortent jamais sans être armés d'un large couteau recourbé en forme de serpe. Quand ils vont au loin, ils sont toujours munis de leur lance ou de leur fusil à pierre.

Commerce. — Bien que ne chassant pas l'éléphant, les Batéké possèdent des dépôts considérables de défenses d'ivoire. Cet ivoire, ils l'achètent aux riverains d'amont pour le revendre ensuite aux trafiquants du bas fleuve ou aux Européens. Ils sont donc commerçants ; mais n'avons-nous pas dit que tous les nègres le sont ?

Le Batéké est méfiant et peu communicatif ; il ne voit pas d'un bon œil les blancs se priver de son intermédiaire pour ramasser l'ivoire du Haut-Congo. Il se verra, dans un avenir prochain, obligé de cultiver la terre pour compenser les pertes qu'il subira de ce chef et, comme le Bateké est paresseux de sa nature, ce n'est pas sans quelque répugnance qu'il se fera cultivateur. Il trouve plus commode, aujourd'hui,

d'acheter ses provisions de bouche chez ses voisins les *Wamboundous*.

Ceux-ci sont exclusivement agriculteurs; ils ne s'occupent que de la culture du manioc, du maïs, des patates, des bananes et de la canne à sucre. Tout cela s'échange au marché contre des étoffes, des perles ou des fusils.

Les marchés sont, dans le Haut-Congo, tels que nous les avons vus dans le Bas-Congo.

La semaine se compose également de quatre jours. Le quatrième jour est « jour de marché ». Tous les travaux sont alors suspendus; il en est de même à l'apparition de la nouvelle et de la pleine lune.

Féticheur. — Nous retrouvons ici le rusé féticheur et nous le voyons, comme dans le Bas-Congo, exploiter la naïveté des indigènes. Il sait bien qu'il trompe ses frères, mais il faut bien le dire à sa décharge, il est lui-même quelque peu superstitieux et accorde volontiers des propriétés surnaturelles aux amulettes qu'il fabrique pour les autres. On sait s'il en fabrique, de ces amulettes! Il y en a pour tous les goûts : contre la guerre, contre la mort, contre toute espèce de maladies. Les gens prévoyants n'ont que l'embarras du choix : ici, c'est le fétiche qu'il faudra invoquer en cas de guerre; là se trouve celui

des maux de tête et plus loin celui des maux de ventre. Une bibliothèque de fétiches, quoi !

Le féticheur intervient à propos de tout. S'agit-il de la naissance d'un enfant, le prophète arrive et dans sa haute sagesse, après avoir consulté ses fétiches, il prédit le sort du nouveau-né. Si celui-ci est signalé comme devant porter malheur à la tribu, on le met à mort sans autre forme de procès.

Lors du décès d'un chef ou d'un homme riche, le féticheur est encore là. Quelqu'un, selon lui, est cause du deuil qui frappe la tribu ; c'est toujours un malheureux esclave qui n'en peut mais que l'on sacrifiera pour venger le décédé.

Funérailles. — Le corps du défunt est lavé et paré comme pour une fête. Il est enveloppé dans un immense rouleau d'étoffe auquel on suspend des assiettes, des couteaux, des bracelets et même des fusils. Autour du corps, les femmes et les enfants poussent des cris à réveiller le mort. Puis commencent les danses et les libations qui durent trois ou quatre jours.

Enfin, arrive l'heure de l'enterrement. Le corps est placé sur un brancard et promené en procession dans tous les villages environnants, puis il est inhumé. Mais il n'est pas seul dans la fosse : des

esclaves ont été sacrifiés pour lui tenir compagnie pendant le grand voyage; il repose sur ce lit de chair humaine. A ses côtés sont placées toutes ses parures.

Bolobo et les Bayanzi.

Station. — Il y avait autrefois, à *Bolobo*, une station de l'État indépendant du Congo; elle est aujourd'hui occupée par les missionnaires américains.

Cette station se trouve au milieu de la tribu des *Bayanzi*, à 300 kilomètres de Léopoldville. Il faut cinq jours à un vapeur pour effectuer ce trajet.

Toilette des Bayanzi. — Ce qui caractérise surtout les *Bayanzi*, c'est le tatouage et la coiffure. Tandis que les Batéké se découpent les joues par des stries parallèles, la plupart des Bayanzi ne se tatouent que le front. Leur mode de coiffure leur est également particulier. Les uns arrangent leurs cheveux en tresses dont deux sont ramenées, en forme de cornes, sur le devant de la tête. D'autres;

et surtout les femmes, se rasent les côtés de la tête et donnent à leur auguste crâne l'aspect d'un casque de pompier surmonté de la chenille d'ordonnance.

Les Bayanzi, comme les Batéké, s'épilent les sourcils et les cils. Ils vont même jusqu'à faire une guerre acharnée aux rares poils de barbe qui leur poussent au menton. Les chefs seuls se permettent de déroger à cette règle : ils portent la barbiche, mais encore ont-ils soin de l'enrouler dans une couche d'argile.

Occupations. — Le Bayanzi est, par excellence, le marchand d'ivoire du Congo. Il est chasseur et pêcheur. Il est aussi — malheureusement — ivrogne et noceur ; en ceci, du reste, le chef donne l'exemple tout en y mettant quelques formalités. Comme il tient essentiellement à ne pas être vu de ses sujets pendant qu'il déguste son verre de ratafia, il a bien soin de se voiler la face d'une main, pendant que de l'autre il vide le verre d'un seul trait. C'est comme les petits enfants qui ferment les yeux pour se cacher.

Commerce. — Le commerce de l'ivoire conduit parfois les Bayanzi à plus de cent lieues de leurs villages, ce qui, pour des noirs, constitue un acte de véritable courage.

Une dizaine de pirogues sont amarrées à la rive ; elles sont chargées de nattes, d'étoffes, de cuivre,

de fusils et même de poudre. Des familles entières, y compris les femmes et les enfants, s'installent dans les canots et, en avant vers l'inconnu. Pas plus que *Malborough*, ils ne sauraient dire quand ils reviendront; tout dépendra de la rapidité des transactions avec les indigènes d'amont.

Souhaitons-leur un bon voyage et poursuivons notre itinéraire.

Equateurville et les Balolo.

Station. — Nous voici à la station de l'Équateur. Ce nom indique suffisamment la position géographique du poste : c'est ici que le fleuve passe pour la seconde fois sous la *ligne*. Les steamers mettent à peu près six jours pour remonter le fleuve depuis Bolobo jusqu'à Equateurville.

Cette station — qui fut détruite par l'incendie — est aujourd'hui reconstruite plus belle et plus confortable qu'autrefois. On y voit, outre de vastes plantations bien cultivées, deux maisons de quatre pièces chacune, une maison de deux pièces, une grande salle

à manger, deux magasins et deux bergeries, sans compter l'enclos des chèvres et le poulailler.

Habitations indigènes. — Les villages des *Balolo* ne présentent généralement qu'une rue courant parallèlement au fleuve. Les cases, rectangulaires, sont longues de huit mètres, larges de deux mètres et hautes d'un mètre seulement. L'unique ouverture pratiquée dans la façade peut être prise à volonté pour la porte, la fenêtre ou la cheminée.

L'intérieur de la cabane est tapissé d'une couche luisante de noir de fumée; on y voit le mobilier habituel des nègres du Haut-Congo : quelques tabourets, des nattes, des paniers, des poteries, des armes et un grossier châssis servant de lit.

Les *Balolo* ont beaucoup d'analogie avec leurs voisins les *Bayanzi*.

Toilette. — Le costume est aussi simple que chez ces derniers; on ne peut sérieusement appeler vêtement la ceinture de flanelle bleue dont les indigènes, hommes et femmes, s'entourent les reins. Ce costume est complété par les anneaux, les colliers et les bracelets de rigueur. De plus, les femmes élégantes suspendent à leur ceinture une grappe de sonnettes, et les gentlemen se coiffent d'un bonnet de coton agrémenté de petits miroirs.

Le tatouage ne diffère pas sensiblement de celui des Bayanzi.

Les naturels ne se lavent jamais : ils s'enduisent le corps d'un mélange d'huile et de poudre rouge, et, quand ils procèdent à leur toilette, ils raclent cet enduit au moyen d'un petit grattoir en fer. Cependant, sous prétexte que le fleuve est la nourriture des enfants, les petits moricauds sont plongés trois fois par jour dans les eaux du Congo. Cette nourriture doit être bien maigre, à en juger par le cas qu'en font les grandes personnes.

Un explorateur se vit un jour entouré de Balolo qui trouvaient étrange qu'il eût la peau blanche. « C'est parce qu'il se lave souvent ! » cria un gamin. Le mot fit rire les bons nègres, mais ne les corrigea pas.

L'indigène s'occupe de sa toilette une fois tous les mois.

La chevelure est partagée en tresses, comme chez les Bayanzi, mais le couvre-chef est particulier aux gens de l'Équateur ; il consiste en une peau de singe dont on fixe la tête sur le front tandis que la queue pend sur le dos du nègre. Sans doute, les moricauds se seront aperçus de leur grande ressemblance avec le singe et ils auront fait de cet animal un idéal de beauté.

Armes. — Dans le village, les hommes sont toujours munis d'un grand couteau qu'ils portent en sautoir. S'ils doivent s'éloigner du village, ils emportent, outre le coutelas, une demi-douzaine de sagaies. La sagaie des Balolo est une pointe de fer très longue, emmanchée d'un bois très long aussi et très léger; ils lancent ces sagaies avec une rare adresse.

Le bouclier est en jonc et finement tressé. Il est d'une grande légèreté et n'est pas sans élégance. Il mesure 1 mètre de long sur 25 centimètres de large. Le Balolo aime la guerre. Il est rare de rencontrer un indigène qui ne porte pas sur le corps la marque d'une blessure reçue à la bataille.

Occupations. — Les naturels sont fort paresseux; vraiment il est heureux pour eux que leur pays soit d'une fertilité extraordinaire; la terre leur fournit le manioc et les bananes sans qu'ils se donnent beaucoup de peine pour la cultiver.

Les travaux des champs sont réservés à la femme. Celle-ci a, en outre, à s'occuper du ménage, à confectionner les nattes, les paniers et les poteries. Quant à son seigneur et maître, il s'occupe de la cueillette des fruits, ainsi que de la fabrication des instruments de culture, des engins de pêche et des armes.

La pêche procure aux indigènes à peu près tout le poisson nécessaire à leur subsistance, mais la chasse est peu productive. Ils n'ont pas, d'ailleurs, des armes assez puissantes pour chasser les grands animaux ; ils les prennent au piège. Ils enfoncent dans un bloc de bois un pieu effilé à son extrémité libre. Ils lient à ce bloc une mince ficelle et le hissent sur une branche qui sert de poulie. Le bloc fixé, la ficelle est attachée au sol. Passe un éléphant ou tout autre animal qui heurte la corde, pouf ! le bloc aérien tombe et le pieu pénètre dans le corps de la bête.

Les femmes font la cuisine devant la cabane, et les repas se font autour du foyer.

Les Balolo se contentent, à chaque repas, d'un peu de poisson, d'une banane grillée, d'un morceau de chikwangue et d'un gobelet de vin de palme. Mais quand il leur arrive de tuer une antilope, un serpent, un crocodile ou un hippopotame, ils s'en donnent jusque par-dessus les oreilles. C'est jour de grandes réjouissances alors ; les danses et les chants succèdent au festin.

Sacrifices humains. — La coutume des sacrifices humains, dans les cérémonies funèbres, existe également chez les Balolo.

Le jour de la mort, on est assourdi par le bruit

des tambours, le rontlement des trompes d'ivoire et la pétarade des fusils à pierre. Les danses commencent vers le soir et se continuent toute la nuit au milieu des cris et des chants.

Puis les victimes sont amenées : des femmes et des esclaves. La foule se range en cercle autour des condamnés. Ceux-ci sont assis et regardent les spectateurs, d'un air tranquille, sans la moindre émotion, comme s'il s'agissait de toute autre chose que de leur propre supplice.

Un d'entre eux est attaché à deux pieux plantés en terre, l'un devant, l'autre derrière le patient; les pieds et les mains sont liés à d'autres piquets. Devant lui se dresse une longue perche flexible terminée par un nœud coulant. La perche est inclinée, le nœud passé au cou de la victime, puis le bourreau arrive et, pendant qu'il s'assure que tout est bien en ordre, le peuple défile en dansant devant celui qui va mourir. Tout à coup, le bruit cesse, un silence solennel règne sur la place. Le bourreau brandit son large couteau courbe, frappe, et la tête, emportée par la perche, vole au loin. A un autre!

Les sacrifices se renouvellent plusieurs jours de suite. Le jour de l'enterrement, les victimes — des femmes et des enfants — sont étranglées et

non décapitées. Leurs cadavres sont jetés dans la fosse à côté du cercueil. Les pauvres sauvages trouvent cela très naturel ; il n'ont aucune idée de l'horreur d'une pareille coutume.

Nouvelle-Anvers et les Bangala.

Nous sommes à trois jours de steamer d'Equateurville, chez les *Bangala*, le peuple le plus belliqueux et le plus intelligent peut-être du Congo.

Combat de 1877. — C'est le moment de jeter un coup-d'œil en arrière et de se rappeler le combat qui s'engagea, en 1877, entre Stanley descendant le fleuve pour la première fois et les indigènes Bangala. Ce combat fut le plus acharné de tous ceux que Stanley eut à soutenir pendant son voyage.

Voici le récit qu'en a fait depuis, au commandant de la station, un vieux combattant bangala :

« Les Bangala n'avaient jamais vu un homme blanc et n'en soupçonnaient même pas l'existence, quand un jour, il y a bien des dizaines de lunes, au

moment où le soleil est droit au-dessus des têtes, une flottille de pirogues, aux formes pesantes ignorées de la contrée, précédée d'un canot extraordinaire encore plus vaste, portant une grande perche debout vers son milieu, apparut silencieusement devant nos villages, en suivant le fil du courant. Les hommes qui les montaient étaient couverts aux trois quarts d'étoffes blanches, même sur la tête, chose singulière pour ce pays où le chef le plus riche se vêtait d'un simple lambeau de tissu de bananier. Et, fait absolument nouveau, deux êtres de couleur blanche — oui, blanche comme l'argile à poterie — paraissaient commander cette expédition.

« Ils semblaient avoir à peu près la même forme que le commun des hommes, mais leurs cheveux, leurs figures et leurs yeux étaient étranges.

« N'étaient-ce pas des envoyés d'Ibanza, le mystérieux esprit ? Et pourquoi les faisait-il surgir soudain sur notre fleuve ? Leurs desseins ne pouvaient qu'être mauvais : ils avaient abordé à un îlot, au lieu de venir se présenter à la rive, comme le fait chez nous tout voyageur non animé d'intentions hostiles.

.

« Cependant, plusieurs de nos pirogues s'étaient fortement rapprochées de celles de ces inconnus.

« Le plus vieux des deux êtres blancs (Stanley) avait les cheveux plats et gris et des yeux de la couleur de l'eau; il se dressa et montra une étoffe rouge et du fil de laiton. Quelques-unes de nos équipes avancèrent, en discutant le sens de cette attitude, avec la violence habituelle de notre chaud tempérament. L'autre blanc braqua un fusil vers les nôtres. Et le vieux l'apostropha vivement dans une langue incompréhensible.

« Nos amis qui étaient le plus près d'eux, crurent que cela ne signifiait rien de bon et ils jugèrent que le meilleur parti était d'attaquer ces blancs mystérieux, venus on ne sait d'où. La lutte fut des plus violentes.

« Quel fétiche avaient donc leurs fusils pour avoir tant de force ? Leurs balles, en un métal gris et lourd que nous n'avions jamais vu, nous atteignaient à des distances énormes. Les femmes et les vieillards qui de la rive suivaient le combat, étaient touchés; les murs de nos cases étaient troués; des chèvres errant au loin dans les champs tombaient foudroyées. Et sur l'eau même, nos boucliers étaient percés comme des bananes; nos pirogues de bois dur éclataient et se remplissaient d'eau. Néanmoins, nous luttâmes avec énergie et nous poursuivîmes les êtres

blancs bien en aval de nos villages. Leur bande nous échappa enfin, en poussant des cris de triomphe. Et nous n'en entendîmes plus jamais parler. » (1)

La Station. — Combien les choses ont changé depuis lors ! Le capitaine Coquilhat a créé chez les Bangala la plus belle station du Haut-Congo. Elle s'appelle « *Nouvelle-Anvers* » et est située sur la rive droite du fleuve. Des îles boisées empêchent d'apercevoir la rive opposée, mais un chenal d'une profondeur de dix mètres sur une largeur de un kilomètre permet aux steamers d'aborder aisément à la station.

Les rives du fleuve sont fort peuplées dans le pays des Bangala les villages y sont nombreux ;

Ce ne fut pas sans peine ni sans une grande dose de patience et d'habileté que le capitaine Coquilhat parvint à établir une station au milieu de ces sauvages et farouches populations.

Il raconte qu'un jour il dut ôter ses bas et ses souliers pour faire voir aux naturels incrédules qu'il avait cinq orteils comme eux !

Mais ce qui attirait surtout les regards des indigènes et ce qui excitait leurs convoitises, c'étaient les

(1) COQUILHAT. — *Sur le Haut-Congo*, p. 183.

caisses de l'homme blanc. Il fallait constamment lutter de ruse avec eux pour les empêcher de voler les marchandises enfermées dans ces caisses. On peut dire que sans le calme et le sang-froid du commandant, le sang eût coulé plus d'une fois et le pays eût pu être pour longtemps fermé à la civilisation.

On commença par réunir en une seule deux cases indigènes; on entoura cette première installation d'une palissade de un mètre de hauteur; une porte munie d'un cadenas en fermait l'entrée.

Mais la station ne tarda pas à s'agrandir : les hautes herbes furent coupées et le bois abattu. Au bout d'un an, l'établissement du blanc se composait d'une briqueterie, d'une grande maison d'habitation et de quinze bâtiments accessoires. Il y avait douze chèvres, trois moutons, des oies, des poules et deux jardins potagers en plein rendement.

Ce résultat fut obtenu le plus pacifiquement du monde, ainsi que le prouvent les témoignages de regret dont fut l'objet le premier chef de la station. Voici comment celui-ci a raconté son départ des Bangala :

« Le 9 août 1885, à sept heures du matin, l'*En Avant* est sous vapeur et j'échange une dernière confidence avec mon successeur. Les indigènes, en

masses considérables, font des adieux émus à ceux de mes noirs qui, comme moi, redescendent à la côte, et les comblent de cadeaux. Les Monanya, guidés par le vieux roi, m'attendent au bord de l'eau. Tous me donnent l'amicale poignée de main du départ et le roi, m'embrassant en pleurant, me dit :

« Revenez bientôt, car je suis vieux et je veux vous revoir avant de mourir. » Je m'arrache à son étreinte et je monte à bord. Au bruit du canon et des acclamations de nos braves serviteurs et des Bangala, nous nous éloignons rapidement vers l'aval. Je suis profondément remué et récompensé. Nous avons conquis le cœur des sauvages Bangala » (1).

Depuis lors, la station n'a fait qu'embellir; de nouvelles constructions et de nouvelles plantations sont venues en augmenter l'importance et l'étendue.

Autrefois, les enfants de la station recevaient, comme les grands, leur ration pour plusieurs jours; mais, au lieu de réserver la part du lendemain, ils mangeaient toutes leurs provisions les premiers jours et, le reste du temps, ils avaient faim.

On leur a construit, à ces enfants — ils sont plus de deux cents — de jolies maisonnettes où ils sont

(1) COQUILLIAT. — *Sur le Haut-Congo*, p. 358.

logés, et un vaste hangar où, trois fois par jour, ils vont prendre leurs repas en commun. Trois cuisinières sont chargées de la préparation des aliments. Plus tard, ces enfants seront des hommes dévoués aux blancs et pourront leur rendre de grands services. On a, de plus, construit à Nouvelle-Anvers, un hôpital pouvant contenir une quarantaine de malades, un magasin d'armes, une caserne et un poulailler en briques relié à la bergerie par un enclos couvert. Au milieu de cet enclos se trouve un bassin rempli d'eau où barbotent les canards et où vont boire les poules et les dindons. Quatre-vingts chèvres fournissent aux blancs du lait frais en abondance et la bergerie contient aujourd'hui plus de cent moutons.

L'ancien four à briques a été rasé et remplacé par un four plus vaste et plus commode. On fait sécher les briques sous six hangars longs chacun de trente-cinq mètres ; les noirs fabriquent de trois mille à quatre mille briques par jour.

Enfin, on trouve à Nouvelle-Anvers des ateliers de menuisier, de charpentier et de forgeron. On y voit même une chapelle, comme à Boma et à Matadi.

Quant aux plantations, elles sont de toute beauté. Sur une superficie de un kilomètre carré, on cultive

le manioc, le riz, le maïs, le bananier et tous les légumes d'Europe. Ces cultures sont coupées dans tous les sens par de belles et larges allées d'ananas qui leur donnent un air de fraîcheur et de gaieté.

En voilà suffisamment pour montrer les progrès réalisés, en sept ans, au milieu de populations autrefois hostiles aux blancs.

Les Bangala. — Le personnel de la station et les indigènes vivent en parfaite intelligence et se rendent mutuellement service. Les naturels ont la plus grande confiance dans les blancs. C'est ainsi que, en 1885, quelques Bangala seulement avaient consenti à s'engager comme soldats ou comme porteurs, tandis qu'aujourd'hui, c'est par centaines qu'ils se mettent au service des Européens.

Les indigènes vont en pirogue à la rencontre des steamers qui se présentent devant la station, ou se tiennent sur la rive en poussant des acclamations en l'honneur des passagers.

Retour au pays. — Il faut les voir surtout lorsqu'un steamer leur ramène en bonne santé ceux d'entre eux dont le temps de service est expiré. Le capitaine Thys qui fut témoin d'une pareille scène l'a racontée en ces termes :

« Le fleuve s'ouvre enfin, et la vue embrasse un

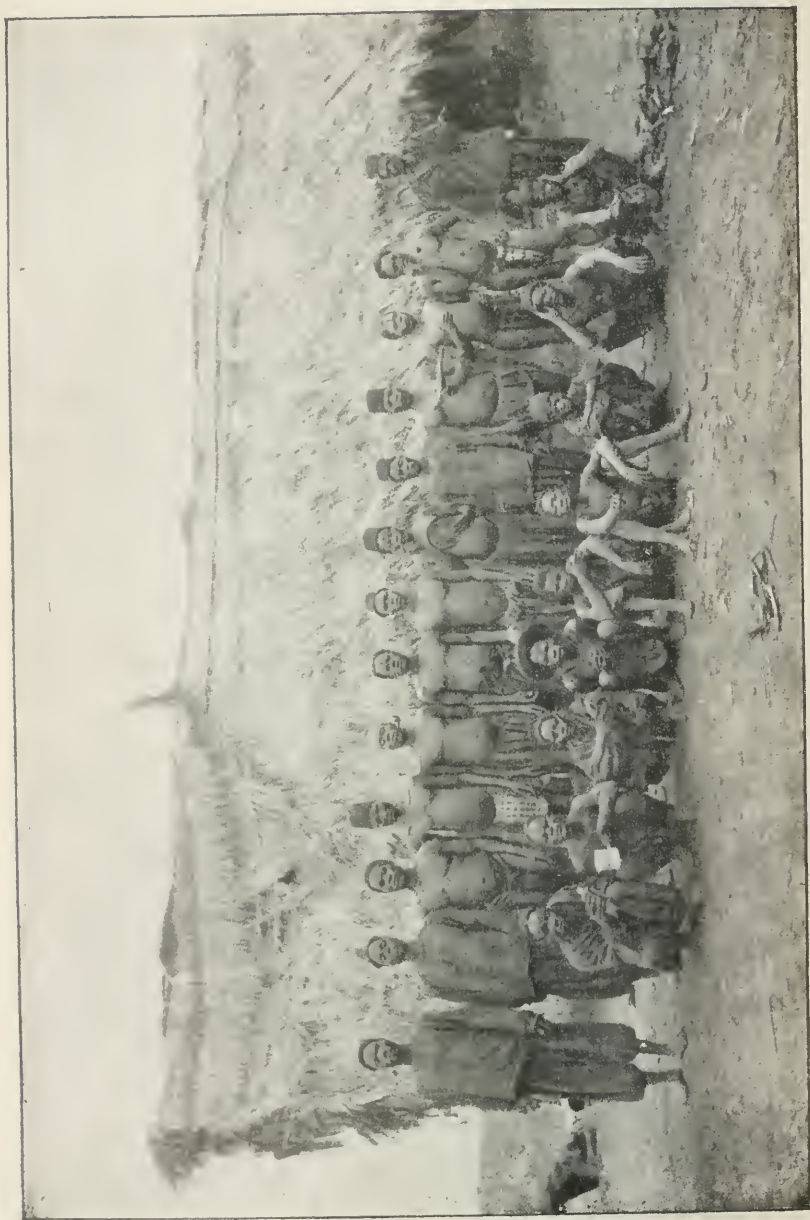
long chenal qui aboutit à la station, dont les bâtiments se montrent dans le lointain. Avec nos jumelles, nous distinguons la foule déjà massée au débarcadère.

« Le long de la rive, les villages se succèdent toujours; leurs habitants sont sur le fleuve, dans leurs pirogues, qui, longtemps avant que le *Stanley* arrive à leur hauteur, franchissent le bras du Congo pour venir se ranger le long des îles situées à notre droite, afin d'éviter les remous de la roue.

« Les hommes des pirogues ont la plupart un pagne en étoffe européenne; les femmes ont le buste nu et des pagnes en feuillage attachés à la ceinture et descendant jusqu'à mi-jambes.

« Les canots, de plus en plus nombreux, se rangent maintenant à droite et à gauche, laissant entre eux l'espace nécessaire pour le passage d'un vapeur.

« Dans les pirogues, l'animation est au paroxysme. Aussitôt que le *Stanley* arrive à portée de vue, hommes et femmes interrogent anxieusement les visages des Bangala groupés à l'avant. Dès qu'ils reconnaissent celui à la rencontre duquel ils sont venus, leurs figures s'illuminent; un immense sourire fend leur bouche et montre leurs dents blanches; ils



BANGALA AU SERVICE DES BLANCS

se courbent pour mieux voir, montrent du doigt celui qu'ils ont retrouvé, battent des mains. Puis ce sont des cris et des acclamations sans fin. A bord du bateau se reproduisent les mêmes scènes, la même mimique, les mêmes cris, le même enthousiasme.

« Le *Stanley* se rapproche maintenant de la rive ; il n'est plus qu'à 3,000 ou 4,000 mètres de la station, dont les bâtiments se dessinent nettement. Nous défilons devant une foule compacte pressée sur la rive, masse noire sur laquelle tranche la note jaune des ceintures des femmes et d'où partent à chaque instant de longues acclamations. Nos hommes y répondent avec entrain : *Appo ! appo ! Bangala !* (Les voilà ! les voilà ! les Bangala !)

« Nous nous rapprochons rapidement du débarcadère. Déjà nous voyons les vêtements blancs de nos amis d'Europe faisant tache sur le fond noir d'une foule immense de nègres qui crient, dansent, battent des mains. Notre débarquement est salué par une longue clameur, à laquelle nos Bangala répondent par le triple : *Hip ! hip ! hip ! hurrah !* qu'ils ont appris dans le bas fleuve.

« Il y a dans l'air l'émotion communicative des

grands jours, qui crispe les lèvres, serre les dents et mouille les yeux. » (1)

Est-ce à dire, après cela, que les Bangala ne sont plus des sauvages ? Oh ! non ; ils le sont et le resteront sans doute encore bien longtemps. On ne civilise pas une tribu sauvage en un jour et, surtout, l'on ne déracine pas aussi rapidement des coutumes séculaires.

Villages. — Chaque village bangala comprend plusieurs quartiers qui s'étendent le long du fleuve, sur une distance de plusieurs kilomètres. Un quartier se compose de quinze à vingt cases bien alignées ; on y trouve une place entourée de palmiers où se réunissent les habitants pour discuter, pour manger ou pour se divertir.

L'espace qui sépare les différents quartiers est occupé par les hautes herbes et sillonné de sentiers de communication.

Derrière les villages s'étendent les cultures d'abord, la forêt ensuite.

Le fleuve est toujours couvert de pirogues, car les Bangala sont des canotiers de première force.

Organisation sociale. — Chaque quartier recon-

(1) *Mouvement géographique*, avril 1888.

naît un petit chef et chaque village un grand chef ou roi.

Le roi des Bangala qui combattit Stanley et qui permit ensuite aux blancs de s'installer chez lui se nommait *Mata-Buiké*. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, avec une barbe et des cheveux gris, des épaules larges et une taille de deux mètres. Il n'avait plus de dents et avait perdu un œil à la guerre, mais il était craint et respecté de ses sujets; quand il élevait la voix, les querelles s'apaisaient aussitôt.

C'est dans les palabres qu'il fallait le voir, lorsque les esprits étaient montés, que tout le monde criait, que la discussion s'envenimait et que l'on était sur le point d'en venir aux mains. Mata-Buiké, appuyé sur un énorme bâton, s'avancait au milieu du cercle, redressait sa haute taille, puis, de sa voix formidable, apostrophait les manifestants, leur imposait silence et remettait tout au point.

Cannibales. — Les Bangala sont intelligents, mais ils sont menteurs, pillards et cruels. Un repas de chair humaine constitue pour eux le plus grand des régals.

Ils mangent les prisonniers de guerre : c'est, disent-ils, une gloire pour le vainqueur et une humi-

liation pour le vaincu. Ils mangent aussi les esclaves qu'ils achètent et même, dit-on, les morts.

Ils ne s'expliquent pas l'horreur que nous éprouvons pour l'anthropophagie et ne comprennent pas pourquoi les Européens cherchent à faire disparaître cette dégradante coutume. « Quel mal faisons-nous? disent-ils. Quand l'homme blanc achète une chèvre et la tue, nous ne nous en mêlons pas; par conséquent, si nous achetons un homme ou si nous faisons un prisonnier, c'est à nous et nous pouvons le manger. — N'est-il pas plus noble, disent-ils encore, de manger une viande qui avait un nom, et qui parlait, que de manger la chair de vils animaux? » Le capitaine Coquilhat rapporte que les soldats haoussas, qui raffolent du chat, s'avisèrent un jour de se moquer du cannibalisme des Bangala. Mal leur en prit, car aussitôt ceux-ci leur répondirent par le couplet suivant :

Kondoko, niaouw !

Kondoko, niaouw !

A M'Bouka a binou,

· Koula nyama a kondoko.

O niaouw ! niaouw ! niaouw !

Ce qui veut dire :

Le chat ! niaouw !
Le chat ! niaouw !
Dans votre village
On mange le chat.
O niaouw ! niaouw ! niaouw ! (1)

On le voit, au Congo — comme en France — tout finit par des chansons.

Cependant si la présence des Européens n'a pas encore eu pour résultat de faire disparaître l'anthropophagie, il n'en est pas moins vrai qu'elle a opéré chez les cannibales un changement tel que les repas de chair humaine ne se font plus au grand jour, mais en secret et à l'insu des blancs.

Occupations. — Les Bangala ne travaillent guère ; le temps qu'ils ne passent pas en pirogue, ils le consacrent au plaisir.

A six heures, les femmes allument les feux sur la place publique ; les hommes viennent s'accroupir et fumer la pipe autour du foyer. A huit heures, on déjeune d'un morceau de chikwangue et d'une

(1) COQUILHAT. — *Sur le Haut-Congo*, p. 274.

banane. Ensuite les femmes et les esclaves se rendent aux champs jusque dix heures, tandis que les hommes fabriquent des nattes ou des pirogues.

La bière de canne à sucre remplace ici le vin de palme. Les Bangala ne vont pas au café, comme chez nous; ils se réunissent sur la place publique du quartier.

Un grand pot de bière de canne est déposé à l'ombre d'un palmier et les consommateurs se rangent tout autour. Les gobelets sont remplis et les conversations s'engagent. On discute sur les affaires du village; les femmes — ai-je dit qu'elles sont de la partie! — les femmes donc qui connaissent toutes les nouvelles donnent libre cours à leur babil naturel et composent le journal du district.

Le pot vidé, on le remplit et la fête continue. Mais à la longue, les têtes s'échauffent, les cerveaux battent la campagne, on danse, on chante, on crie, on hurle. Parfois, au milieu du tapage, un mot injurieux se fait entendre, des querelles s'élèvent qui dégénèrent souvent en luttes sanglantes où les haches et les coutelas jouent le premier rôle. Un Bangala qui en traiterait un autre de « sauvage » s'attirerait immédiatement la colère de ce « sauvage » et le sang ne tarderait pas à couler.

Les Bangala ont, comme on dit vulgairement, la tête près du bonnet.

Toilette. — Les hommes portent le pagne d'étoffe ; les femmes ont autour des hanches un petit jupon frangé qui leur donne une vague ressemblance avec les danseuses de nos théâtres. Les bracelets sont de mode ici comme partout au Congo.

Le tatouage des Bangala leur est particulier : ils ont des renflements en forme de pois dont trois rangées vont des yeux aux tempes, une rangée coupe le front verticalement par le milieu et une autre le milieu de la poitrine.

Ils s'épilent le visage et se liment les dents en pointe pour se donner un air plus terrible à la guerre.

En temps de guerre, ils se peignent le corps en rouge et en blanc. Ils accordent à cette couche de couleur la propriété d'amortir les coups. C'est donc une cuirasse, mais une cuirasse qui, si invulnérable qu'elle paraisse, doit être garantie par le bouclier.

Armes. — La lance des Bangala a ceci de particulier, que le col en est presque aussi long que la pointe. En outre, le manche en est renflé à son extrémité inférieure et ce renflement est orné de jolies arabesques.

Les couteaux bangala sont recourbés comme ceux des Balolo; leur bouclier est en jonc, mais beaucoup plus large et plus lourd que celui des Balolo. Les Bangala se servent habilement de la sagaie et l'on sait que les indigènes qui font partie de l'armée du Congo se distinguent par la justesse de leur tir.

Guerre. — La guerre, voilà la grande occupation des Bangala. Quand la tribu doit prendre les armes, le roi fait venir quelques enfants des villages voisins et leur dit, en leur faisant de grands yeux et en simulant une grande colère : « Allez dire à vos pères et à vos frères qu'ils ne sont plus braves comme les anciens, qu'ils ne pensent plus à l'ennemi et qu'ils sont tous des lâches. » Après ce discours, le roi fait battre le grand tambour de guerre et sonner, dans tous les villages, les grelots d'alarme.

Aussitôt commence sur le fleuve la concentration des troupes. De toute part arrivent les pirogues chargées de guerriers en costume de combat : peintures sur le corps, couteaux en sautoir, ceintures en fibres végétales, bonnets de peau garnis de plumes blanches et noires formant panache.

Les lances et les fusils reposent sur des chevalets, et les boucliers de jonc sont dressés en palissade sur le bord des canots. Ceux-ci sillonnent le fleuve et

vont d'un village à l'autre pour faire activer l'armement. On entonne les chants de guerre, tandis que sur terre résonne le tambour et tintent les grelots. C'est un spectacle réellement émouvant.

La mobilisation terminée et la nuit venue, la flotte s'ébranle au milieu des acclamations de la foule de femmes, d'enfants et de vieillards qui couvre la rive.

On arrive la nuit à proximité du village ennemi ; une partie de la troupe débarque en silence, se faufile dans les hautes herbes et cerne le village. Au signal convenu, les assaillants se précipitent vers les huttes endormies ; les habitants s'éveillent, aperçoivent le danger, et, tandis que les uns ne cherchent leur salut que dans la fuite, d'autres, la rage au cœur, se battent comme des lions. On n'entend, dans l'obscurité, que les cris désespérés des femmes et des enfants, les hurlements des guerriers et les gémissements des blessés. C'est épouvantable ! Enfin, il faut succomber sous le nombre et fuir dans la forêt, abandonnant famille et foyer.

Le lendemain, les blessés sont achevés, les prisonniers sont attachés deux à deux, les cases sont minutieusement visitées et pillées, puis l'incendie est allumé : tout flambe. Il ne reste plus du village que des prisonniers, des femmes et des enfants enchaînés,

pleurant, sur les ruines fumantes de leurs foyers, la mort de leurs époux ou de leurs pères, tandis que les vainqueurs dégouttants de sueur et de sang entonnent des chants de victoire.

Enfin, les morts et les prisonniers sont entassés dans les canots et l'on retourne au pays. Quelle fête ce sera, là-bas, quand on verra revenir l'armée victorieuse et surtout quand on apercevra dans les pirogues un tel amoncellement de chair humaine. Quelle joie ! Quel festin ! Pourvu maintenant que le partage se fasse à l'amiable et qu'il n'y ait pas des guerriers qui veuillent s'arroger la part du lion. Oh ! alors, une nouvelle guerre, une guerre civile cette fois, éclaterait bien certainement.

En vain dira-t-on à ces cannibales : — « Mais, vous aussi, vous pourriez être un jour faits prisonniers et mangés par vos ennemis ! — Nous le savons répondront-ils, mais c'est le sort de la guerre : tant pis pour celui qui tombe ! »

Superstitions. — Les Bangala ne sont pas moins superstitieux que les autres tribus nègres que nous avons rencontrées jusqu'ici. Bien que connaissant la vertu curative d'un grand nombre de plantes, ils consultent, en cas de maladie, l'inévitable féticheur.

Le féticheur bangala est l'homme rusé, adroit, exploiteur que nous avons vu à l'œuvre depuis Banana. Rien ne le rebute dans son rôle de médecin. Les simagrées et les prescriptions ne produisent-elles aucune amélioration dans l'état du malade, il n'hésite pas à recourir aux grands moyens : un tambour est placé à côté du patient et, en avant la grosse caisse !

Au bruit du tambour, le moribond se réveille et... guérit quelquefois.

Quand les Bangala préparent une expédition lointaine, et que les nuages s'amoncellent à l'horizon, ils soufflent de toutes leurs forces dans une espèce de sifflet qu'ils portent au cou et crient à l'orage : « Que nous veux-tu ? Ne vois-tu pas que nous devons partir ? Passe ton chemin et reviens quand nous aurons le temps de te recevoir. » Parfois les nuages, entraînés vers un autre courant, paraissent obéir à leurs injonctions et alors ce sont des cris et des démonstrations de joie à n'en pas finir. Pensez-donc, les nuages — comme de simples artistes — se sont montrés sensibles aux coups de sifflet !

Funérailles. — Les grandes cérémonies funèbres ne s'accomplissent jamais sans sacrifices humains. Cependant les victimes ne sont pas mangées : elles

sont déposées dans la fosse avec le défunt pour lui servir de couche funèbre.

Chez nous, il est d'usage de s'habiller tout de noir à la mort d'une personne aimée. Mais les Bangala, dont le costume est naturellement noir, ont dû chercher autre chose : ils se rasent la chevelure en signe de deuil.

Les Bazoko.

Nous voici au confluent de l'Aruwimi, à 500 kilomètres de Nouvelle-Anvers. La rivière mesure ici près de deux kilomètres de largeur.

Combat de 1877. — En 1877, les indigènes attaquèrent Stanley, avec cinquante canots et deux mille guerriers ; ce fut, après celui des Bangala, le plus grand combat que dut livrer Stanley pendant son premier voyage sur le Congo. « Le bruit éclatant des tambours, dit Stanley, celui de cent trompes d'ivoire, le chant strident de deux mille voix humaines ne sont pas faits pour calmer nos nerfs ou pour augmenter notre confiance dans le résultat de la lutte

qui se prépare. Mais la vie est en jeu ; tout ou rien. » Et les noirs furent battus et obligés de se sauver dans les forêts, laissant la voie libre à l'expédition.

Station. — La Station de Bazoko fut créée par les Belges, en 1889. Elle est située sur la rive droite de l'Aruwimi à 1800 mètres du confluent de cette rivière. Elle a surtout pour but d'arrêter la marche en avant des Arabes ; aussi a-t-elle l'aspect d'une véritable forteresse.

Une demi-douzaine de maisons en briques forment un vaste quadrilatère, au centre duquel se trouve une poudrière. Les façades de ces constructions regardent l'intérieur du carré. Une enceinte solide, épaisse et percée de meurtrières entoure le réduit. La forteresse est armée de fusils et de canons ; un observatoire où se tient une vigie en domine l'ensemble.

A côté de ce réduit, se trouvent une habitation pour le médecin de la station, une salle de visite pour les malades, une pharmacie et une grande salle à manger avec cuisine et dépendances.

Derrière, sont les habitations des blancs, entourées de jardins potagers. Puis, englobant ces installations, un large boulevard planté d'acacias.

En dehors de cette deuxième enceinte sont grou-

pées, en forme de trapèze, les habitations des soldats et du personnel noir de la station. Toutes les ouvertures sont pratiquées vers l'intérieur du camp.

Au-delà, s'étendent les cultures et les forêts. Enfin, comme les îles boisées qui obstruent le confluent de l'Aruwimi, ne permettent pas de surveiller le fleuve, on a établi un poste d'observation sur le Congo même, dans une île. La sentinelle qui occupe ce poste découvre parfaitement le cours d'amont et d'aval et peut envoyer ses signaux à la vigie de la station.

Le personnel noir de la station, non compris les soldats, se compose de quatre à cinq cents nègres qui viennent volontairement se mettre au service et sous la protection des blancs. Ils cultivent les champs, font les briques et construisent les maisons. Ils reçoivent en retour leur nourriture et quelques mitakos. Tous les matins, un blanc fait l'appel de leurs noms ; rien n'est curieux comme de les entendre répondre « pisent » au lieu de *présent*. Après l'appel, ils se rendent aux plantations sous la conduite d'un blanc.

Toilette. — Les natifs de Bazoko sont reconnaissables à leur tatouage : les renflements envahissent le menton, le bord des lèvres et le front. Comme tou-

jours, les cils, les sourcils et la barbe sont épilés avec le plus grand soin.

Les élégants et les élégantes se passent dans le lobe des oreilles, en guise de pendeloques, sept ou huit ficelles terminées par de gros nœuds. Il en est qui se rasent tout le devant de la tête et portent en tresses le reste de leurs cheveux ; d'autres — les « sauvages de la forêt » ne font qu'une seule tresse qu'ils maintiennent droite sur le sommet de la tête et qu'ils surmontent d'une aigrette en soies de porc.

Les vêtements brillent toujours par leur absence : c'est le pagne, l'inévitable et éternel pagne qui constitue le fond de leur costume.

Cependant, en temps de guerre, ils se peignent tout le corps en trois couleurs : rouge, blanc et noir et se coiffent d'un immense bonnet de peau garni de plumes éclatantes.

Armes. — Les armes des Bazoko sont le bouclier, la lance à fer très large, l'épieu en bois durci et le couteau courbe.

Habitations. — Les villages sont composés de huttes coniques, semblables à d'immenses pains de sucre de quatre à cinq mètres de hauteur.

Occupations. — L'organisation sociale ne diffère en rien de celle des autres tribus des bords du

Congo. Les femmes s'occupent du ménage, de la confection des nattes, de la culture du manioc, du maïs et des bananes. Les hommes vont à la pêche, à la chasse, construisent les huttes, fabriquent les pirogues, les armes et les filets de pêche.

Nourriture. — Les indigènes se nourrissent de manioc, de bananes, de poisson et du produit très maigre de la chasse.

Les uns mangent avec des écailles, d'autres avec des cuillers d'ivoire ou de bois, d'autres enfin avec les doigts.

Cannibalisme. — Comme les Bangala, les Bazoko sont anthropophages, mais, comme eux aussi, ils se cachent du blanc pour manger la chair humaine.

Marchés. — Les marchés se tiennent successivement dans chaque village important. Les habitants des îles y apportent l'huile de palme, les riverains le poisson, les habitants de l'intérieur le manioc et le maïs, les « sauvages des forêts » l'ivoire.

Le chef du village où se tient le marché perçoit, à son profit, un droit d'entrée sur les marchandises exposées en vente.

Divertissements. — Les danses constituent le seul divertissement de ces populations. On danse pour célébrer une victoire, une naissance, une mort

ou l'apparition de la nouvelle lune. On danse encore à l'occasion d'un grand festin, surtout si le repas se compose de chair humaine.

Salutations. — Quand un indigène de quelque importance rend visite à un homme du même rang, il se fait précéder d'un cadeau et d'un tabouret. Les deux amis, au lieu de se donner la main, se frottent mutuellement les extrémités des doigts et font claquer le pouce contre l'index.

Quand un orateur veut prendre la parole dans une palabre, il crie d'abord à trois reprises différentes : Hôpaliâ ! Les autres répondent : Hiii... L'orateur ajoute : Sênênê ! A quoi le chœur répond : Sênênênênê. Ce n'est qu'après ces formalités que la discussion peut être ouverte.

Funérailles. — Les chefs reçoivent, à leur décès, les mêmes honneurs que chez les Bangala, mais comme les Bazoko n'ont pas de lieux de sépulture, on se demande ce qu'ils font de leurs morts. Les mangent-ils ou les jettent-ils à la rivière ? On ne sait.

Stanley et Emin-pacha. — Stanley a revu les Bazoko en 1887, lorsqu'il remonta le cours de l'Aruwimi pour aller au secours d'Emin-pacha. Mais il les a trouvés aussi calmes, aussi pacifiques

qu'ils les avaient vus belliqueux et farouches lors de son premier passage.

Il s'agissait alors pour Stanley d'aller délivrer la garnison de Wadelai, ville située sur le haut Nil et dont toutes les communications avec l'Europe étaient, depuis trois ans, coupées par les Arabes du Soudan. Emin-pacha, un Allemand, commandait la ville assiégée.

Pour arriver à son but, Stanley équipa une flottille, remonta le Congo jusqu'à l'Aruhwimi et suivit cette rivière jusqu'à Yambuya. Là, il fallut débarquer, la rivière étant entrecoupée de chutes qui en rendent la navigation impossible. Et l'on était à deux cents lieues d'Emin-pacha !

Les naturels voulurent s'opposer au débarquement, mais, sur un signe de Stanley, les steamers sifflèrent tous à la fois. Les indigènes n'en demandèrent pas davantage : ils disparurent comme par enchantement dans les profondeurs de la forêt.

Stanley établit, à Yambuya, un camp dont il confia le commandement au major Barthelot. Celui-ci avait ordre d'attendre les porteurs qui devaient rejoindre l'expédition, tandis que Stanley marcherait en avant avec une partie des troupes. Aussitôt le ravitaillement terminé, Barthelot devait quitter

Yambuya et se porter en avant en suivant les traces de l'avant-garde.

La caravane se mit en route ; elle suivit pendant plusieurs jours les rives boisées de la rivière, s'ouvrant péniblement un chemin à travers la forêt.

Ce n'était pas chose facile que d'approcher des villages pour pouvoir obtenir des vivres en échange d'autres marchandises. Les naturels ont un moyen de défense qui n'existe pas sur les bords du Congo. A l'approche de chaque village s'ouvre une route large et bien battue, tandis qu'à côté, dans la brousse, serpente un sentier étroit et peu engageant.

Les étrangers n'hésitent pas : ils prennent la route. Mais ils ne tardent pas à s'apercevoir du piège dans lequel ils sont tombés : la route est entrecoupée de trous peu profonds, dissimulés sous les feuilles et hérissés de brochettes empoisonnées.

Sans défiance, le voyageur marche sur ces feuilles, et les pointes, pénétrant dans ses chairs, lui traversent parfois le pied de part en part. Le sentier n'est là que pour mieux tromper : il est absolument uni et sans danger.

Dix hommes de la caravane furent ainsi estropiés et mis hors de service.

L'avant-garde eut aussi à souffrir de la famine,

dans un désert dont la traversée exigea neuf jours. On ne sortit du désert que pour entrer dans une forêt sans fin, peuplée de nains qui envoyaient à la caravane des flèches empoisonnées et disparaissaient aussitôt.

Il fallut cinq mois à l'expédition pour traverser cette immense et inextricable forêt.

« Après 160 jours d'une obscurité presque incessante, dit Stanley, nous voyons enfin la grande lumière du jour et le paysage ensoleillé. Jamais l'herbe ne nous a paru plus verte et le paysage plus riant.

» Autour de moi, nos hommes hurlent et bondissent de joie; ils se livrent à des danses folles. »

Enfin, le 13 décembre 1887, six mois après avoir quitté Yambuya, l'avant-garde atteignit le lac *Albert-Nyanza* et le 29 avril 1888, Emin et Stanley étaient réunis. Mais Emin ne voulut pas, tout d'abord, abandonner son poste; il demanda à réfléchir.

D'autre part, l'arrière-garde n'était pas arrivée. Que se passait-il au camp d'Yambuya? En attendant la décision d'Emin, Stanley reprit le chemin du camp, traversa de nouveau la sinistre forêt et trouva son arrière-garde dans le plus complet dénûment. Des 257 hommes qui la composait primitivement,

52 seulement étaient à peu près en état de continuer la route; les autres étaient morts ou épuisés. Quant au chef, le major Barthelot, il avait été tué par un homme de l'expédition.

Stanley répara le mal dans la mesure du possible et reprit, pour la troisième fois, le chemin de la forêt sans fin. Il rejoignit Emin. Après bien des hésitations, Emin-pacha se décida enfin à accompagner Stanley. Mais, au lieu de regagner la côte ouest, on se dirigea vers Zanzibar avec toute la garnison de Wadelai, ainsi que les femmes et les enfants.

Après 240 jours de marche, de fatigues et de souffrances, l'expédition se trouva devant l'océan Indien. La partie était gagnée; mais, derrière les voyageurs, que d'ossements humains parsemaient le sol de l'impitoyable Afrique!

Stanley-Falls et les Wagénia.

Stanley-Falls! Tout le monde descend! C'est ici, en effet, le point terminus de la navigation sur le

Haut-Congo. Nous sommes à 4 jours de vapeur de l'Aruwimi, et à 26 jours de Léopoldville.

Désastres. — Lorsqu'en 1883, Stanley remonta le fleuve pour faire choix de l'emplacement des futures stations, ce fut à peine s'il reconnut le pays qui s'étend de l'Aruwimi, aux Falls.

Les indigènes ne se présentaient plus en foule à la rive, les villages n'existaient plus ; ce n'était partout que traces d'incendie, de pillage, et de dévastation.

Stanley aperçut cependant un groupe de deux cents indigènes regardant, mornes et désespérés, les ruines fumantes de leur village.

Il interpella le chef de ce groupe, un grand et solide vieillard, qui raconta l'histoire suivante :

« Le village avait été envahi à l'improviste par une bande d'hommes qui faisaient retentir les ténèbres de leurs clameurs féroces et d'une assourdissante fusillade. Ces brigands avaient égorgé tous les habitants qui tentaient de s'échapper des huttes en feu ; pas un tiers de la population mâle n'avait eu la vie sauve, et le plus grand nombre de femmes et d'enfants avaient été enlevés et emportés. »

— Et dans quelle direction ces bandits se sont-ils éloignés ?

— Ils ont remonté le fleuve. Il y a de cela huit jours.

— Ont-ils incendié tous les villages ?

— Tous, sans exception, des deux côtés de la rivière.

— Et comment sont-ils faits, ces brigands ?

— Ils ressemblent aux noirs que vous avez sur vos bateaux et sont vêtus d'étoffes blanches.

— Bah ! — Et quels sont les gens que nous avons aperçus hier près des îles, montés sur des centaines de canots ?

— Ils sont des nôtres. Ce sont les riverains de droite et de gauche qui se sont réunis pour se défendre mutuellement contre toute attaque. La nuit, il s'en vont dans les champs chercher leur nourriture ; le jour, ils vivent dans les îles et tiennent leurs canots constamment prêts, de peur que les cruels étrangers ne reparassent.

Mais vous, que faites-vous ici ?.... Allez-vous en ! Tous les étrangers sont cruels. Si vous avez besoin d'ivoire, allez en demander aux brigands qui nous ont pris tout ce que nous possédions. Faites-leur la guerre, si vous voulez. Quant à nous, il ne nous reste plus rien. Et le vieillard, étendant ses mains calleuses et ridées, ponctuait son discours de gestes d'effroi et de douleur - (1).

(1) STANLEY. — *Cinq années au Congo.*

Station. — Ces bandits, c'étaient les Arabes. Un grand changement s'est produit depuis cette malheureuse époque. Les Européens ont fondé une station aux Falls, où ils vivent côte à côte avec les Arabes et les indigènes.

Les blancs fournissent aux Arabes les articles européens dont ils ont besoin pour leur commerce ou pour leur usage personnel ; les nôtres, en retour, reçoivent des Arabes du riz, du maïs et du café.

Cependant ce bel accord fut un instant rompu. Les blancs ayant voulu empêcher les Arabes de se livrer à la traite des esclaves, les Arabes attaquèrent la station, s'en emparèrent et la détruisirent.

La paix conclue, une nouvelle station remplaça la première ; elle est située dans une île, à vingt mètres de la rive droite du fleuve et est aujourd'hui très prospère.

On y voit des constructions très propres, entourées de jardins et de plantations magnifiques. Elle est défendue par trois cents Haoussas et Bangala, et par des canons. La station possède des moutons, des bœufs, des chèvres, des poules, des canards et des pigeons.

Tous les matins, à six heures, la cloche et le clairon sonnent le réveil. Bientôt tous les travailleurs

se trouvent réunis devant le bâtiment principal. L'appel terminé, tout ce monde se rend à la besogne : aux champs, aux travaux d'assèchement ou à l'exercice. De midi à deux heures, repos général. Après le repas, on se remet au travail jusqu'à six heures, c'est-à-dire jusqu'au coucher du soleil. A huit heures, règne le silence le plus complet ; c'est l'heure du coucher. On n'entend plus que le cri des cigales, le signal des sentinelles et, dans le lointain, le sourd grondement des cataractes.

Deux îles voisines de la station des blancs sont occupées par des villages indigènes et, un peu plus loin, également dans une île, se trouve l'établissement arabe du fameux *Tippo-Tip*. En face de la station, sur la rive gauche, il y a plusieurs autres établissements arabes. Dans l'espoir de mettre un frein à l'invasion des Arabes, l'Etat indépendant du Congo a nommé Tippo-Tip chef du district des Stanley-Falls.

Les Wagénia; leurs occupations. — Les indigènes appartiennent à la tribu des *Wagénia*. Ce sont des pêcheurs et des canotiers très habiles. Ils ne cultivent pas et ne chassent pas. Ils ont des lances, mais ils ne les fabriquent pas eux-mêmes : ils les achètent aux tribus de l'intérieur. Toute leur

occupation consiste à fabriquer des canots et des engins de pêche.

Lorsque les Wagénia entreprennent un long voyage, ils dressent au-dessus du canot un toit de feuilles de bananier. Ils rament debout et dirigent leurs canots à travers les obstacles avec une précision remarquable. Du reste, ils sont familiarisés de bonne heure avec les rapides du Congo : enfants, ils manient déjà les rames avec habileté.

La pêche est la principale ressource des Wagénia. Il n'y a que les enfants qui pêchent à la ligne ; les hommes se servent de paniers d'osier. Ils jettent en travers du fleuve, au beau milieu des cataractes, un pont suspendu formé de longs pieux reliés entre eux par des perches. Ils fixent leurs paniers de pêche à ces perches et les visitent nuit et jour.

N'étant pas du tout cultivateurs, les Wagénia échangent leur poisson aux marchés de l'intérieur contre des fruits, des légumes, des armes, des chèvres et des poules.

Villages. — Les villages wagénia ne respirent ni l'aisance ni la propreté. Les huttes, basses et délabrées, forment des groupes distincts, des quartiers séparés les uns des autres par des palissades. La

vie domestique se passe à l'extérieur, sous la véranda enfumée.

La rive est toujours fort animée, à cause de la grande circulation des pirogues.

Danses. — Contrairement à ce qui se passe partout ailleurs, les danses s'exécutent, ici, dans les canots, au milieu du fleuve.

Toilette. — Les vêtements se réduisent à un pagne de fibres de palmier pour les hommes et à zéro pour les femmes.

Le prix des étoffes européennes est loin d'être accessible à tous; la plupart s'en consolent en se barbouillant la peau de couleur rouge. La coiffure paraît être fort négligée chez les Wagénia — chose rare parmi les moricauds — mais les bracelets et les perles font fureur; ils affectionnent particulièrement les colliers de fer blanc. Souvent, les anneaux sont si étroits qu'ils pénètrent dans les chairs en y traçant des sillons profonds et douloureux.

Souvent aussi la lèvre supérieure est perforée et traversée par des dents d'animaux ou des morceaux d'ivoire.

On retrouve ici les pendeloques-ficelles qui font le bonheur des Bazoko, avec cette différence, toutefois, que les nœuds des ficelles sont garnis de perles.

Funérailles. — Il n'existe, chez les Wagénia, ni féticheurs, ni sépultures, ni cérémonies funèbres. Certains voyageurs prétendent qu'ils mangent leurs morts, mais d'autres disent que ce peuple de pêcheurs n'est pas cannibale et que les cadavres sont jetés dans le fleuve pour servir de pâture aux poissons.

Les Arabes.

Etablissements. — Tout le pays, depuis les Falls jusqu'au lac Bangwélo, est sous la domination des Arabes. Ils ont créé d'importants établissements aux *Falls* et, en amont des cataractes, à *Riba-Riba*, à *Nyangwé* et à *Kassongo*; sans compter ceux qu'ils possèdent sur le grand lac Tanganika, et d'autres qui échelonnent la route conduisant à Zanzibar, leur patrie.

Marche des Arabes. — Les Arabes quittèrent Zanzibar, il y a quelque trente ans, dans le but d'aller à la recherche de l'ivoire sur le continent. Déjà, en 1866, Livingstone les trouva établis à

Nyangwé. Depuis le voyage de Stanley, ils ont descendu le fleuve jusqu'à l'Aruwimi et ils seraient aujourd'hui maîtres du Congo sans l'arrivée des Européens.

Tippo-Tip. — Leur chef le plus puissant est Tippo-Tip. Ce grand chef arabe qui commande le district des Falls est natif de Zanzibar. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe et à la chevelure grisonnantes. Sa taille est élevée, son regard perçant, sa physionomie avenante et intelligente.

Tippo-Tip parcourt le continent noir depuis plus de quinze ans. Par son audace, par son intelligence, par les immenses richesses qu'il a acquises dans le commerce de l'ivoire et dans la traite des nègres, il est parvenu à fonder, au centre de cette mystérieuse Afrique, un état puissant dont il est le chef absolu.

Son domaine s'accroît de jour en jour. Il envoie ses lieutenants au loin ramasser l'ivoire des indigènes et créer des stations agricoles.

Tous les grands explorateurs — Livingstone, Cameron, Stanley — ont eu recours à lui et tous ont eu à se louer de ses services.

Sans lui, il est fort probable que l'État du Congo

n'existerait pas, car, sans lui, Stanley n'aurait jamais franchi les cataractes du Congo supérieur.

Ses fonctions de chef de district lui rapportent sept mille francs par an et il reste libre d'exercer son commerce d'ivoire partout où il le juge convenable. Cependant il lui est interdit de faire avancer ses bandes armées au-delà des Stanley-Falls.

Lorsqu'il doit s'absenter soit pour faire, en bon musulman, le pèlerinage annuel de La Mecque, soit pour se rendre à Kassongo, sa capitale, soit pour aller à Zanzibar conférer avec le sultan son maître, il remet ses pouvoirs à son gendre *Raschid*.

Raschid. — Le gendre de Tippo-Tip est un homme à la physionomie froide, aux lèvres serrées, au regard fuyant, mais se présentant avec des manières polies, presque distinguées.

Il aime qu'on dise de lui : « c'est un homme opulent et généreux ; » aussi, reçoit-il princièrement les étrangers de distinction qui lui rendent visite.

Ses costumes sont riches et de la dernière élégance, à la mode arabe : il porte une longue robe de soie et un cimenterre à poignée d'argent ornée de magnifiques arabesques.

Sa femme, la fille de Tippo-Tip, pourrait figurer comme réclame à la vitrine d'un bijoutier ou d'un mar-

chand de soieries. Son costume se compose d'un pantalon de soie bouffant et serré à la cheville, d'une longue jupe également de soie d'uné grande richesse et d'une jaquette garnie de broderies merveilleuses.

Elle porte au nez un grand anneau d'or, à la cheville des anneaux d'argent ciselé, aux poignets de superbes bracelets d'or massif. C'est une véritable débauche de bijoux et de soie; c'est éblouissant.

Malheureusement, dans son éclatante majesté, M^{me} Raschid ne paraît pas s'apercevoir que ses parures sont teintes de sang et de larmes.

Procédés arabes. — D'après certains explorateurs qui connaissent bien les Arabes, ceux-ci, venus d'abord pour recueillir l'ivoire, se trouvèrent si bien en Afrique qu'il s'y établirent définitivement. Ils y devinrent tellement nombreux qu'ils durent se disperser et ils se répandirent vers l'intérieur.

Voici leur manière de procéder. Lorsque la caravane veut explorer une contrée, le chef partage ses hommes en groupes ou colonnes volantes qui reçoivent ses instructions et se dispersent dans la région nouvelle.

Ces différentes colonnes, à leur arrivée dans un village, cherchent avant tout à conclure avec les indigènes un pacte d'amitié et prennent fait et cause

pour la tribu, contre les ennemis de celle-ci. Ils réclament ensuite des ôtages et laissent, dans le village, deux des leurs pour gouverner de concert avec le chef indigène.

Comme ils sont moins naïfs que les sauvages au milieu desquels ils vivent, les délégués arabes ne tardent pas à devenir les maîtres réels du village; ils construisent des habitations confortables et défrichent la forêt. Puis, la terre se couvre de riches plantations de riz et de maïs qui engagent les naturels à imiter leurs maîtres.

Mais si l'indigène ne se soumet pas de gré, alors c'est la guerre avec toutes ses horreurs : le vol, le massacre, le pillage et l'incendie. Le village est attaqué à l'improviste, les hommes sont tués sans pitié, les huttes sont brûlées, les femmes et les enfants sont enchaînés et emmenés en captivité. Ces enfants deviendront, les uns porteurs, les autres *mata-matambas* ou *soldats des Arabes*.

Les ravisseurs s'établissent à proximité du village; peu à peu les fuyards reviennent et, au bout d'un certain temps, ceux-ci prennent goût à la vie des Arabes, cultivent comme eux — mais en esclaves — ou s'engagent comme *mata-matambas*. A leur tour, ils deviendront les oppresseurs de leurs frères noirs.

L'esclavage. — C'est ainsi que furent dévastées les contrées aperçues par Stanley, en 1883. Mais Stanley a vu et raconté pis que cela : il a pu joindre la bande de pillards et de bandits qui venait de saccager le pays et voici ce qu'il a vu :

« Après avoir consacré toute la matinée aux cyniques récits de leurs aventures, ces misérables me laissèrent voir, dans l'après-midi, la moisson humaine qu'ils avaient faite.

« Le camp est littéralement bondé de monde. De tous côtés, des groupes de noirs, immobiles ou errants, silencieux et mornes, tranchent sur les costumes blancs des Arabes. On aperçoit sous les hangars des corps nus, étendus dans toutes les postures ; d'innombrables rangées de jambes appartenant à des malheureux endormis ; des petits enfants et çà et là un troupeau de vieilles femmes ployant sous des paniers de charbons ou des tas de bananes, et conduites par deux ou trois bandits armés de carabines.

» En examinant le tableau de plus près, je m'aperçois que la plupart de ces infortunés sont chargés de chaînes ; les jeunes gens ont autour du cou des carcans que des anneaux retiennent à d'autres carcans,

de sorte que les captifs marchent par groupes de vingt. » (1).

Les esclaves ainsi capturés ne sont pas tous employés aux travaux de l'Afrique; un grand nombre d'entre eux sont dirigés vers la côte pour être exportés en Perse ou en Arabie.

Il en tombe en route, oh ! combien ! Les cadavres sont parfois si nombreux, disait le cardinal Lavigerie, que les hyènes ne suffisent plus à les dévorer.

Des marchés d'esclaves se tiennent dans l'Afrique orientale comme il se tient chez nous des marchés de bestiaux. On fait courir l'esclave, on examine ses dents, ses jambes, ses bras; on débat le prix de la marchandise et, le marché conclu, on conduit tous ces malheureux à un navire qui attend à la côte. On les entasse pêle-mêle dans la cale du navire et l'on part pour l'Arabie ! Peut-être sera-t-on poursuivi, mais toutes les précautions sont prises : au moment décisif, les soupapes fonctionneront et la cargaison sera engloutie sous les flots.

Et voilà comment disparaissent les malheureuses populations africaines. Si l'on ajoute à cela les nombreuses victimes du cannibalisme et des solennités

(1) STANLEY : *Cinq années au Congo*.

funéraires, on reconnaîtra qu'il avait raison le voyageur qui s'écriait : « L'Afrique perd son sang par tous les pores. »

En 1891, l'évêque d'Alger fit dans les principales villes d'Europe une série de conférences, à la suite de laquelle une expédition partit pour aller combattre les Arabes dans la région du Tanganika.

D'autre part, les blancs — les Belges surtout — qui séjournent en Afrique, emploient tous leurs efforts pour faire disparaître l'affreux commerce de chair humaine.

Y réussira-t-on ? Pas de sitôt, assure M. Delcommune, un compatriote qui vécut vingt ans en Afrique. Les Arabes, dit-il, sont tellement fourbes, tellement hypocrites qu'ils se soumettront un moment et feront les bons apôtres jusqu'au jour où ils se croiront assez forts pour recommencer. Ce sont, ajoute-t-il, les pires ennemis de notre civilisation.

Les Stations arabes.

Les cataractes se succèdent sur une longueur de près de 100 kilomètres. Elles sont accessibles aux

canots sur presque toute leur étendue, mais elles ne peuvent être franchies qu'avec l'aide des rameurs indigènes.

La navigation, dans les rapides des Falls, a quelque chose de réellement empoignant. Deux noirs sont à l'avant, debout, fermes comme des rocs, la gaffe en arrêt, prêts à donner le coup au bon moment pour empêcher la pirogue d'aller se pulvériser contre les rochers. Ces manœuvres sont exécutées avec accompagnement de chants, et suivies de hourras frénétiques.

Riba-Riba. — Ce nom sonne comme un glas au cœur de tous les Belges qui se rappellent la triste fin de l'expédition Hodister. Riba-Riba est le premier grand établissement arabe que nous rencontrons au-delà des chutes. Sa fondation date de dix ans à peine et, déjà, il compte près de six mille habitants.

Nyangwé. — Après Riba-Riba, c'est *Nyangwé*. Ce n'est pas une ville, mais une agglomération de maisons de campagne ou, plutôt, de fermes se succédant sur un immense terrain en pente et entrecoupé de ruisselets. Au-delà sont les plantations de riz, de maïs et de bananiers s'étendant à perte de vue.

Autrefois, Nyangwé appartenait à plusieurs chefs

arabes. Une guerre éclata entre eux, à la suite de laquelle la bourgade perdit beaucoup de son importance. Malgré cela sa population peut bien atteindre encore huit mille habitants.

Le chef arabe de Niangwé est le féroce *Mohara*, celui qui fit massacrer M. Hodister et ses braves compagnons.

Le lieutenant belge Dhanis vient d'infliger à ce redoutable chasseur d'esclaves, une sanglante défaite qui venge la mort de nos compatriotes et mettra fin, on peut l'espérer, au règne de ce tyran.

Kassongo. — A partir de Nyangwé, le pays n'est plus le même. Le fleuve devient très large, mais est peu profond; il coule, non plus à travers les forêts, mais dans de vastes plaines parsemées de villages, de bouquets d'arbres, et encadrées de verdoyantes collines.

Vingt-quatre heures de navigation nous conduisent à *Kassongo*, la résidence habituelle de Tippo-Tip, la véritable capitale arabe. La ville — car c'est une vraie ville — n'est pas située sur le fleuve même : elle en est à quinze kilomètres. Elle occupe le versant de deux collines et la vallée qui les sépare. Elle compte plus de vingt mille habitants et s'étend sur une longueur de près de deux lieues.

C'est du haut des collines qui enserrant la ville que l'on peut le mieux juger de son ensemble et de son étendue. Les maisons arabes possèdent toutes les commodités européennes ; celles des noirs sont sphériques, à toits coniques. A part les alentours de la demeure de Tippto-Tip, qui présentent un certain alignement, les constructions sont jetées pêle-mêle, au gré de leurs propriétaires. Elles sont entourées de jardins, parfois de champs entiers de citronniers et d'orangers.

Le riz est la principale nourriture des habitants. Les Arabes adorent la poule au riz, mais les noirs ne renoncent pas à l'éternelle chikwangué.

Le trafic de la ville est considérable. Tous les jours se tient un marché sur la vaste place qui précède le palais de Tippto-Tip. Rien ne peut donner une idée de l'animation du marché de Kassongo. On peut s'y procurer du riz, du manioc, du café, des haricots, du tabac, des oranges, de l'huile de palme, du sel, du savon, des poteries, du poisson, des œufs, des poules, des chèvres et même des cochons.

Les noirs coudoient les Arabes qui se promènent gravement, enveloppés dans leurs robes flottantes. Au milieu de cette foule bigarrée, les négresses annoncent leurs marchandises, crient et gesticulent,

pendant que les coqs chantent leur gai *cocorico* et que les cochons font entendre leur peu mélodieux grognement. C'est un vacarme assourdissant.

Le Katanga. — Au-delà de Kassongo, le fleuve se partage en deux branches : l'une orientale — le *Luapula* — sortant du lac Bangwélo ; l'autre occidentale — le *Lualaba* — traversant une région riche et fertile dont fait partie le *Katanga*.

Le Katanga est peut-être, de toute l'Afrique centrale, la contrée la plus saine et la plus habitable pour les Européens. Les saisons ont beaucoup d'analogie avec les nôtres et, alors que partout, au Congo, les arbres conservent éternellement leur verdure, ceux du Katanga se dépouillent de leurs feuilles comme les nôtres en automne.

On rencontre, au Katanga, des plaines immenses et des plateaux admirables pleins de buffles, de zèbres et d'antilopes. Le pays est d'une fertilité extraordinaire et renferme, paraît-il, d'abondantes mines d'or, de fer et de cuivre.

Jusqu'en ces derniers temps, les Arabes n'avaient pu s'installer au Katanga. Le grand chef *M'sidi* qui régnait sur cette contrée, possédait une armée de dix mille soldats avec laquelle il tint les Arabes en respect.

Mais M'sidi est mort : le capitaine Bodson l'a tué pour défendre sa vie menacée et a délivré la terre d'un monstre qui ne faisait aucun cas de la vie d'un homme. Ils soumettait ses victimes aux plus affreuses tortures. Tantôt il les faisait enterrer jusqu'au cou, les offrant ainsi en pâture aux bêtes féroces ; tantôt ils les attachait à un arbre et ne leur donnait d'autre nourriture que leurs propres oreilles, leur nez ou leurs membres préalablement rôtis.

C'est par centaines que l'on pouvait compter les crânes — souvent des têtes fraîchement coupées — qui surmontaient les pieux entourant sa résidence. Un explorateur assure même avoir pris, un jour, pour un pommier en fleurs, un arbre qu'il voyait de loin et dont les fleurs n'étaient autre chose que des crânes humains.

Depuis la mort de M'sidi, le Katanga est occupé par les blancs, et les Arabes y possèdent des établissements. D'autre part, une société belge a entrepris d'exploiter les richesses naturelles de cette vaste région.

De Nyangwé au Kassai.

C'est la voie que nous suivrons pour regagner le

Stanley-Pool. Quatre stations importantes jalonnent la route : *Bena-Kamba*, *Lusambo*, *Luluabourg* et *Luébo*.

Bena-Kemba. — Cette station est située sur le Lomami, en face et à 110 kilomètres de Riba-Riba.

Lusambo. — Entre Bena-Kemba et Lusambo sur le Sankuru, s'étendent de vastes régions marécageuses et boisées, habitées par les cannibales de la tribu des *Bassongo*.

La station de *Lusambo* est bâtie sur la rive droite du Sankuru, dans une magnifique plaine parsemée de bouquets d'arbres. Elle constitue un poste de surveillance destiné à mettre un terme aux razzias des Arabes.

Luluabourg. — De Lusambo à Luluabourg, il y a 100 kilomètres. Comme son nom l'indique, *Luluabourg* est situé sur la Lulua, un des affluents du Kassaï. Le pays est accidenté de collines herbues.

La station constitue une espèce de grande ferme où l'on élève de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches, de veaux, de taureaux, de moutons, de chèvres et de porcs; où l'on cultive sur une grande échelle le riz, le maïs, les haricots et la pomme de terre d'Europe. On y fait chaque année deux récoltes

et l'on envoie des provisions aux autres stations du Congo.

Luluabourg est, on peut le dire, la grande ferme du Congo.

Outre les maisons d'habitation, les étables, les pigeonniers et les poulaillers, il y a, à Luluabourg, de vastes magasins, une briqueterie, une buanderie, un établissement de bains et même un observatoire.

La station est défendue par une palissade armée de canons. Des chemins, larges de quatre à cinq mètres, bordés de bananiers ou de citronniers, serpentent à travers les immenses plantations des blancs. Ceux-ci se promènent à cheval... sur des taureaux ! Oui, le taureau, ici, remplace le cheval comme monture et, bien qu'étant moins traitable que le cheval, il rend des services plus grands que ceux que pourrait rendre la « plus noble conquête de l'homme. »

Sur son dos, on traverse les rivières, on grimpe les côtes les plus rudes et l'on descend les pentes les plus rapides.

Les habitants appartiennent à la tribu des *Bachilangwé*, une des natures indigènes les plus intelligentes et les plus perfectibles du Congo. Ils cultivent le manioc, mais leur principale

ressource est la récolte du caoutchouc qui abonde dans cette contrée. Leurs mœurs ne diffèrent guère de celles des noirs du Bas-Congo. Nous ne nous y arrêterons donc pas davantage.

Luébo. — Dernière station. Un jour suffit, en steamer, pour descendre la Lulua jusqu'à *Luébo*. Nous trouvons ici, comme à Luluabourg, bon souper et bon gîte. Quelques kilomètres encore nous séparent du grand Kassaï qui nous conduira en quelques jours à son confluent, à Kwamouth.

Et maintenant, en route pour le *M'putu*.

FIN.

BIRD. MAY 17 1974

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
646
L35

Lamotte, Edouard
Chez les congolais

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 22 01 11 005 1